

## ANDRÉ BOURGUIGNON

(1920 - 1996)

*Daniel Widlöcher*

André Bourguignon nous a quittés à sa manière, sans crier gare. Sans doute, ses proches connaissaient les dangers qui le menaçaient, mais ceux qui ne lui étaient pas étroitement liés ont appris la nouvelle avant même de savoir qu'il était malade. Je ne parlerai pas ici de sa carrière professionnelle et scientifique mais seulement de son rapport à la psychanalyse. Il fut dans notre association un participant fidèle et lointain, solidaire et sceptique.

Quand naquit l'APF, il était élève. Élève comme tant d'autres mais plus encore. Il devait avoir sensiblement dépassé la quarantaine et, fort d'une carrière scientifique et médicale déjà solide, jouissait d'une importante position hospitalière et universitaire. Ayant d'emblée rallié notre Association au moment de la rupture de la Société française (sa fidélité allait bien sûr aux Favez et rien ne le liait à Lacan), il se montre un « élève modèle », assidu aux séminaires et groupes d'étude, aussi curieux de psychanalyse qu'il avait pu l'être de neurologie et de physiologie. Il fut aisément coopté comme membre associé. Mais alors se dessine chez lui une position dont il ne devait jamais se départir.

Disons-le, il n'appréciait guère les joutes théoriques et les exercices de style. Si le terme ambivalence signifie quelque chose, c'est bien à son attitude vis-à-vis de l'Association qu'il peut s'appliquer. Dans ses fonctions hospitalières et universitaires en psychiatrie, il fut non seulement un défenseur et un témoin de la psychanalyse,

mais aussi un représentant de l'Association. Nombreux sont parmi mes cadets ceux qui furent initiés et conseillés par lui. Sa position n'était pourtant pas des plus confortables. Neurologue de formation, psychanalyste par vocation, sa carrière le rendait suspect au regard d'un certain académisme psychiatrique (après tout, il n'était pas sans antécédent). Il croyait en la psychanalyse et faisait confiance à l'APF pour en témoigner. Mais en même temps, il se montrait méfiant et déçu vis-à-vis de l'Association.

Je pense qu'une des raisons de son engagement dans l'entreprise de traduction, sous la direction de Jean Laplanche, fut pour lui une manière de dépasser cette ambivalence. Il y fit preuve, comme à son habitude, d'enthousiasme et de sérieux. Pour nous, psychanalystes, cette œuvre de traduction demeurera le meilleur témoignage de son identité psychanalytique.

L'autre grande œuvre de sa vie fut la publication de ses deux ouvrages consacrés à une vaste revue de synthèse anthropologique. Je crois savoir qu'il se préparait à donner le troisième terme du triptyque. Je ne sais si les textes dont nous disposons permettent une publication posthume. Souhaitons-le. André Bourguignon fut toute sa vie soucieux d'intégrer la psychanalyse à une vue d'ensemble des neuro-sciences. C'est lui rendre un dernier hommage que de veiller à ce que cette œuvre de réflexion ait l'audience qu'elle mérite.



## AVANT-PROPOS

*Michel Gribinski*

Ce qui frappe, me semble-t-il, à la lecture de ce numéro dit « administratif » de *Documents et Débats*, c'est que l'administration, certes présente, parfois même avec sa rigueur austère et chiffrée, n'enlève rien de sa vie ni de sa vivacité à notre Association. C'est presque à l'inverse : elle révèle ce qui en même temps la contrarie et l'anime, elle montre la difficulté de se confronter, institutionnellement, à ce qui est irrecevable dans l'analyse — la gestion maîtrisée, voire prévisionnelle des relations tant avec le « dehors » qu'avec le « dedans ».

À quoi peut-on comparer l'institution analytique ? Les analogies, sinon les modèles, ne manquent pas : elles sont aussi variées que peu satisfaisantes. Ni horde primitive ou sauvage, ni maison de famille à l'économie sévère ou souriante, mais plus sauvage peut-être que son trop prévisible ancêtre ; ni « foule » politique ou religieuse, révérent et préservant quel pouvoir et quels dieux ? Ni enclave extra-territoriale aux frontières auto-proclamées, ni guilde, ni École... Et cependant pas seulement réseau de liens transférentiels,

aussi complexes que l'arbre généalogique aux mariages incestueux et à la frondaison seule perceptible dont parle Freud pour évoquer une autre impossibilité descriptive.

Empruntant sans doute à un peu de toutes ces transpositions et à quelques autres, nous ne sommes, heureusement, que des amateurs, aussi embarrassés que fortement saisis par la nécessité de gérer l'organisation et la transmission de ce que nous ne pouvons prétendre posséder.

C'est dans ce paradoxe maintenu que les textes qui suivent — rapports d'Assemblée générale, exposés de la Journée des membres, comptes rendus de Colloques — témoignent, avec intensité, du fait que l'APF, à l'instar de sa Gradiva emblématique, mais plus prosaïquement, repart sans cesse de son histoire remaniée par ses propres sédiments, pour aller vers ce qu'elle aime — disons vers son objet. Peut-être est-ce dans cette démarche même et ses contraintes qu'elle reconnaît le mieux, et d'un même pas, son identité et les réalités.



## RAPPORT MORAL DU PRÉSIDENT

*Jean-Claude Rolland*

Voici donc un rapport d'activité qui est un rapport de fin de mandat pour le Conseil que je préside. L'humeur de son contenu s'en ressentira. Car, en proportion de l'exaltation qui accompagne la tâche de conduire le destin d'une institution qu'on aime, la fin de cet exercice s'accompagne de quelque tristesse. Comme il en va dans notre activité de praticien pour la fin d'une analyse, si avancée et réussie soit-elle. Les analystes que nous sommes s'en remettent sans doute à la magie attachée à l'intemporalité de l'inconscient et en oublient que le temps nous gouverne, et d'abord par ses échéances. La consolation vient cependant de la conviction que l'équipe qui nous relaiera apportera à cette tâche autant d'enthousiasme, et une compétence qui, en aucun cas, ne pourra être inférieure à la nôtre.

Car de même que l'analysable est virtuellement infini, l'institutionnel réclame d'être incessamment relancé, repensé, réactualisé afin de servir au mieux ce qui le fonde : l'exercice de l'analyse dans la cure. L'institution travaille en effet à élaborer, au-delà de l'individuel et du singulier, dans le champ de la communauté et dans le temps de l'intergénérationnel, les problèmes qui se posent depuis la cure et dont la résolution lui échappe: formation des analystes, nécessité associative, échange scientifique. La situation analytique hermétiquement refermée en son baquet, et l'institution analytique ouvertement tendue vers l'affrontement avec le réel, partagent une seule et même fin : la transmission rigoureuse de l'analyse.

Nous aurons acquis cette année la conviction que notre Association sait se donner les moyens d'une évolution et d'une adaptation à cette fin essentielle ; j'en parlerai concrètement et en détail plus loin, mais je veux d'ores et déjà remercier les membres de l'Institut de formation pour leur très active et très amicale participation à cette évolution institutionnelle.

Notre Association aura été endeuillée par la disparition de deux de nos membres : André Berge, le 27 octobre 1995, et Pierre Geissman, le 25 novembre 1995. A André Berge, Annie et Didier Anzieu ont consacré une émouvante nécrologie qui paraîtra dans *Documents et Débats*. Absent depuis longtemps de l'Association du fait de sa maladie, peu d'entre nous le connaissaient. Souvenons-nous pourtant qu'il fut l'un des premiers présidents de l'APF : sa mort nous affecte, aussi, profondément

dans notre histoire. Tout comme celle de Pierre Geissman qui fut présent à l'APF dès le début de son existence. Daniel Widlöcher a consacré à sa mémoire une notice nécrologique à paraître dans le même numéro de *Documents et Débats*. Que notre collègue Claudine Geissman veuille accepter de nouveau l'expression de notre douloureuse sympathie.

### **1. L'activité administrative**

Au cours de l'exercice 95-96, le conseil s'est réuni neuf fois. Son fonctionnement a été quelque peu entravé par les grandes grèves de novembre et décembre. Un collège de titulaires a dû être repoussé, mais grâce à l'obstination de certains d'entre nous, l'essentiel de nos activités a pu être préservé. Au prix de grands sacrifices personnels que je tiens tout particulièrement à honorer, notre attachée de direction, Mme Chaiffre, a assuré, au-delà de son temps de travail officiel, une permanence dont nous avions justement besoin dans ces temps de crise. D'une manière générale, nous ne pouvons que nous féliciter des services qu'elle nous rend et de l'adaptation qu'elle a su opérer face aux exigences particulières de son poste entre la permanence associative et l'alternance de l'exécutif.

Le Conseil a, pendant cette période, accédé à la demande de candidature au titre de membre honoraire de madame le Docteur Colette Destombes. Les services rendus à l'APF par notre collègue dans le cadre de son activité à Lille, sa fidélité à notre association, nous ont fait prendre cette décision avec enthousiasme. De même le docteur René Gelly a, sur sa demande, accédé au titre de membre honoraire. Qu'il soit remercié ici de sa participation constante à nos travaux.

Madame Monique de Kermadec a rejoint notre association comme membre sociétaire. Nous nous en félicitons et lui souhaitons bienvenue avec chaleur.

Quatre analystes participant de l'Institut de formation ont démissionné. Madame le Docteur Caron-Vagret et le docteur Bernard Laroche y ont été conduits pour des raisons bien compréhensibles de retraite. Outre que dans des lettres émouvantes ils ont manifesté leur gratitude à l'égard de l'institution, ils ont pris soin, avant de nous quitter, de régler leur cotisation. Nous avons été touchés par leur loyauté.

Trois analystes nouveaux ont rejoint notre Institut de formation. Nous leur souhaitons la bienvenue parmi nous.

L'APF compte actuellement cinquante-deux membres ; son Institut de formation compte cent quatre vingt participants. Nous rapetissons : dans une période où la plupart des autres institutions analytiques recherchent l'expansion, l'ascèse que nous nous imposons ou le luxe que nous nous offrons, ce faisant, mériterait une évaluation quant à ses causes comme à ses effets.

## 2. Les activités scientifiques

Comme d'habitude et malgré certaines péripéties tout à fait inaccoutumées, les Entretiens de Vaucresson ont nourri notre vie associative et stimulé notre réflexion. Ceux des 10 et 11 juin 1995 ont été consacrés à « Qu'appelle-t-on un processus analytique ? » et dirigés par J.-B. Pontalis. Mon exposé était intitulé « Du rêve au Witz, la fabrique de la langue ». Lore Schacht, qui s'était spécialement déplacé de Friburg en Allemagne, a donné un exposé intitulé « Entre les séances » et le dimanche matin une table a confronté les réflexions de J.C. Lavie, M. de M'Uzan et J.-B. Pontalis. Nous avons été nombreux à déplorer que ces Entretiens aient pu donner lieu à une réaction hostile moqueuse et assez discourtoise à l'égard de la conférencière étrangère. Elle en a été fort affectée. L'inaccoutumé fut là une manifestation de suffisance intellectuelle que nous savons d'habitude mieux cacher...

Les Entretiens des 9 et 10 décembre ont été marqués par des péripéties d'une autre nature. Les grèves des transports ont en effet empêché la plupart des analystes de province de s'y rendre, de même qu'elles nous ont privés d'entendre Mme Tertu Eskelinen de Folch qui devait venir de Barcelone. Malgré cela, ces Entretiens ont eu lieu et ils ont été une réussite. Sous la direction de François Gantheret, le thème « Le labeur et l'instant : le temps de la perlaboration » a fait l'objet des exposés profonds de Catherine Chabert, « Traversées », et de Edmundo Gómez Mango, « Une reprise perdue ».

Ils furent l'occasion de mesurer combien le Comité scientifique auquel appartenaient le directeur de discussion et les conférenciers a su maintenir une exigence scientifique de haut niveau, et surtout a tenté de nous ouvrir à la confrontation à des pensées étrangères même si, pour des raisons fort différentes dans l'un et l'autre cas, cette confrontation a partiellement échoué. Pour développer et affirmer un débat rigoureux et vrai, une institution analytique a besoin de se préserver de l'étranger, surtout lorsque celui-ci apparaît a priori rester en deçà d'exigences doctrinales essentielles. Mais je me demande s'il n'y a pas un lien secret entre une politique

de sélection si sévère qui est la cause de notre rapetissement, et la méfiance à l'égard des pensées étrangères qu'ont manifestée explicitement les Entretiens de juin et, à la faveur du hasard, comme symboliquement, ceux de décembre.

Nous devons encore au Comité scientifique d'avoir fait un tout petit peu évoluer la question si difficile des Mardis scientifiques. Nous espérons de tout coeur que le Conseil qui nous remplacera trouvera enfin le moyen de résoudre cette très importante affaire. Néanmoins, une forme un peu plus vivante de débat s'y est, cette année, instaurée. Il est vrai que les conférenciers ont su l'appeler, Ainsi Françoise Brelet Foulard avec son exposé « Aux commencements était l'acte »; Blandine Foliot, « Les cures psychanalytiques compliquées »; Danielle Margueritat dont l'exposé « Le phallus a-t-il un sexe ? » n'a pas eu, du fait des grèves, le retentissement qu'il méritait; Jean Laplanche, « La psychanalyse entre mythe et théorie ». Très prochainement, demain, nous entendrons encore Monique Rovet, « L'inceste donne-t-il à penser ? » et en mai, Roland Lazarovici.

Trois autres manifestations scientifiques d'importance où l'APF a pris une place particulièrement active doivent être ici mentionnées :

- Le congrès de la FEP à Nice, du 7 au 9 avril. Je l'évoque ici plutôt que dans la rubrique « Relation avec la FEP », du fait du rôle majeur que nous y avons tenu : l'organisation en fut, de bout en bout, à notre charge et elle fut successivement assurée par les Conseils présidés par Raoul Moury, puis Roger Dorey, et par un comité présidé par Guy Darcourt, auquel participaient Évelyne Séchaud, Marie-José Célié et Jean-Claude Arfouilloux ; nous avons assuré aussi l'essentiel du déroulement scientifique, tout spécialement des tables rondes. Laurence Apfelbaum, Françoise Brelet, Marie-José Célié, Catherine Chabert, François Desvignes, Blandine Foliot, Dominique Maugendre et Josef Ludin ont mis beaucoup de compétence et consacré un temps infini à choisir intervenants et discutants, à recueillir leurs rapports et à les traduire ou les faire traduire dans les trois langues officielles du congrès. Leurs efforts ont été efficaces et la réussite de ce congrès, tout comme le prestige qui en a rejailli sur notre institution, leur doit beaucoup.

Je dis réussite pour ce congrès même si la teneur d'un certain nombre de conférences, interventions et discussions ont pu irriter voire choquer notre sensibilité analytique. Je dis réussite parce que la qualité et la force de notre présence sont venues témoigner officiellement qu'une autre approche de l'analyse, en rupture avec la dérive lénifiante qu'elle trouve majoritairement dans les pays européens, est possible et qu'elle est rendue possible par un groupe numériquement minoritaire, vo

insignifiant. Je réintroduis ici le débat ouverture-fermeture et j'apporte de l'eau au moulin de ceux qui sont farouchement attachés à ce que nous restions une petite Société. Sur le plan de la transmission de l'analyse — et une telle réunion relève aussi de cette problématique — le problème n'est pas quantitatif mais qualitatif.

C'est ainsi que la conférence plénière prononcée par Roger Dorey a donné lieu au prodige d'être tout à la fois extrêmement appréciée et de jeter un pavé retentissant dans les eaux dormantes du révisionnisme analytique en vogue dans les milieux européens. Michel Gribinski, discutant de la conférencière anglaise, a su donner un tour courtis, ferme et profond à son désaccord théorique. Dans les tables rondes, Annie Anzieu, Jean-Claude Arfouilloux, Raoul Moury, Guy Rosolato, Évelyne Séchaud ont fait des interventions remarquées.

Il me reste enfin tout particulièrement à féliciter et chaleureusement remercier Guy Darcourt, véritable cheville ouvrière de cette organisation. Il est difficile de qualifier le dévouement, la gentillesse et la discrétion avec lesquels il a œuvré à cette tâche.

- Pour le 55<sup>e</sup> congrès des psychanalystes de langue française des pays romans à Paris du 25 au 28 mai, Daniel Widlöcher, renouant avec une tradition refoulée depuis longtemps, a fait un rapport intitulé « Écoute psychanalytique et métapsychologie ». Il est en effet très important que le débat scientifique soit de nouveau ouvert institutionnellement avec la SPP. Et c'est sur ce plan-là, plus que sur le plan politique, qu'il nous est possible de nous reconnaître mutuellement.

- Une place à part doit être faite aux 13<sup>e</sup> Journées occitanes de psychanalyse qui se sont tenues à Toulouse du 10 au 12 novembre, du fait de l'action qu'ont menée localement au niveau organisationnel Jean Bousquet et Anne-Marie Duffaut, et du fait de la participation scientifique d'un grand nombre de nos membres. Sur le thème de « L'inquiétante étrangeté dans la cure », André Beetschen, Jean Bousquet, Pierre Fédida, Michel Gribinski, Laurence Kahn, Aline Petitier, ainsi que Nicole Oury et Jean-Yves Tamet y ont fait des exposés, soit comme conférenciers, soit comme discutants, aux séances plénières. Et Lucile Dürrmeyer, Bernard Favarel-Garrigues, Blandine Foliot, Monique Lawday, Henri Normand ont participé aux ateliers et tables rondes ainsi que Jacques André, Alain Brun, Catherine Chatillon, Jean-François Daubech, Anne-Marie Duffaut, Pierre Guin, Roland Lazarovici, Patrick Mérot et Luis-Maria Moix. Comme pour Les langues romanes, l'occasion nous a été offerte de nous confronter librement avec nos collègues de la SPP.

- Enfin, signalons la tenue en juillet prochain d'un colloque international sur l'histoire de la psychanalyse organisé conjointement, sous l'égide de l'AIHP, par la

SPP, le IV<sup>e</sup> groupe et l'APF. Guy Rosolato et Gérard Bonnet nous y représenteront et Pierre Fédida y fera un exposé.

### 3. L'activité associative

On connaît mal les raisons qui conduisent les analystes à se regrouper dans une institution. La nécessité de faire fonctionner un Institut de formation, lieu officiel et privilégié de la transmission de l'analyse, en est sans doute le motif le plus puissant et le plus officiel. Mais d'autres raisons plus sourdes viennent s'y ajouter que nous n'avons guère cherché à explorer en profondeur. En était-il besoin ? Chacun spontanément y trouve satisfaction aux désirs de reconnaissance mutuelle, de soutien réciproque, d'échange des acquis théoriques ou cliniques, de débat scientifique. Et, à un niveau encore plus essentiel et structural, nous lie une référence commune à la fondation de la doctrine freudienne.

L'associativité dans notre institution présente toutefois une caractéristique ou une ambiguïté que j'aimerais tenter de faire apparaître. L'association au sens strict, légal, du terme ne concerne que les membres, parmi lesquels seuls les membres titulaires ont compétence en matière de formation des analystes : sélection des analystes et supervision des cures de contrôle. Les membres sociétaires participent aussi à la formation mais sur un mode latéral par les séminaires ou groupes de travail qu'ils animent. L'existence des membres sociétaires indique que notre institution n'est pas seulement déterminée par son Institut de formation mais que d'autres tâches lui incombent, au premier rang desquelles est la question scientifique. D'un autre côté. L'usage à l'APF — et cet usage est heureux — est que les analystes en formation participent, indépendamment de leur cursus, largement et librement à l'activité scientifique : les conférences leur sont ouvertes et ils ont des représentants au Comité scientifique comme au Comité de l'enseignement.

Il nous faut donc considérer qu'au sens large, l'associativité englobe la totalité des analystes présents au sein de l'APF, qu'ils le soient directement comme c'est le cas des membres, ou qu'ils le soient par le biais de leur présence à l'Institut de formation. Il en résulterait que l'associativité pourrait définir la totalité de ce qui nous unit et ne relève pas de la compétence exclusive du Comité de formation. Définition par exclusion qui n'est pas négative mais manifeste simplement que le contenu de ce qui nous rassemble reste mal explicité.

C'est à un début d'explicitation que s'est attachée la Journée des membres qui s'est tenue le 27 janvier. Elle eut pour thème « Fonction associative et institution psychanalytique ». Bernard Favarel-Garrigues,

Jean Bousquet et Jacques Le Dem en présentèrent les rapports introductifs. Ces exposés devraient être rapportés dans un prochain *Documents et Débats*.

J'en viens d'ailleurs à cette publication intérieure qui est précisément emblématique de notre vie associative. Bernard Favarel-Garrigues a méthodiquement poursuivi sa tâche d'éditeur. Le numéro 45, numéro scientifique, qui regroupera certaines des conférences prononcées pendant cet exercice, devrait paraître de façon imminente.

#### 4. L'enseignement

La composition du Comité d'enseignement illustre assez bien l'existence dans l'institution d'une large associativité latente, puisqu'il regroupe sous l'autorité d'un membre sociétaire des représentants des diverses instances, Conseil, Institut de formation, Comité scientifique, et des analystes de statut différent, titulaires, sociétaires et analystes en formation. Il est un lieu où l'institution s'élabore, comme en ont témoigné les réunions convoquées par Laurence Kahn les 21 mai et 6 juin.

La participation des analystes aux différents séminaires et groupes de travail a pu, cette année, être évaluée depuis les informations fournies par les analystes eux-mêmes. Laurence Kahn et moi-même leur avons adressé une lettre leur demandant de nous indiquer leur activité ou, à défaut, de nous indiquer les raisons qui ont pu motiver leur décision de ne pas participer à cette activité. Cette enquête n'avait évidemment pas d'autres buts que d'initier un échange vivant entre les parties concernées par l'enseignement, et surtout d'éviter le silence et l'isolement où pourraient s'enfermer certains analystes « en panne » de participation. Quatre-vingt-quinze analystes nous ont répondu ; sept mentionnent n'avoir aucune activité ; quatre-vingt-huit participent à deux séminaires en moyenne.

Un dépouillement attentif de ces réponses n'a pas encore été entrepris ; il devrait l'être, en accord avec son Conseil, par le prochain secrétaire du Comité de formation. Les informations ainsi recueillies devraient en effet permettre de mieux connaître les besoins et les attentes de nos jeunes collègues. Le conseil actuel proposerait que les lettres reçues soient archivées dans un dossier commun à l'usage exclusif du Comité de l'enseignement et de son travail d'évaluation et de prévision.

Nous avons donc renoncé au questionnaire adressé aux animateurs de séminaires et groupes de travail leur demandant d'indiquer le nom des participants. A l'examen du bulletin scientifique, on note qu'ont été proposés 32 séminaires et groupes de travail.

Je ne m'étendrai pas sur les trois autres activités d'enseignement dont chacun connaît l'existence et l'intérêt : le séminaire d'introduction à la formation théorique et clinique qu'animent Raoul Moury et Henri Normand : les « Mardis autour de la clinique », organisés par Monique Rovet et animés par Pierre Fédida, Michel Gribinski et Aline Petitier ; Daniel Roche, Adriana Helft, Marie-Louise Scemama, Corinne Ehrenberg, Jean-Philippe Dubois y ont exposé un cas. Les « Jeudis autour d'un texte », quant à eux, demeurent à l'initiative exclusive des analystes en formation : Jacques André, Valérie Mirabel, Anne Robert-Pariset ont animé la discussion du texte de Michel de M'Uzan « La bouche de l'inconscient » ; Main Biron et Anne Robert-Pariset celui de Laurence Kahn « Les contradicteurs » ; Marcelo Marques et Sabine Prokhoris celui de Jean Laplanche « La psychanalyse comme anti-herméneutique », Léopoldo Bleger, Paule Lurcel, Luis-Maria Moix et Monique Selz celui de Wladimir Granoff *Filiations*. L'article de votre serviteur « L'esprit délié de la mort » fera de même l'objet d'un débat à Lyon, organisé par Anne Cadier et Kostas Nassikas.

#### 5. L'activité de l'Institut de formation

Sur convocation du Conseil, les analystes membres de l'Institut de formation se sont réunis, en Comité de formation élargi, à deux reprises, les 23 septembre 1995 et 27 janvier 1996 aux fins de modification des articles du règlement intérieur régissant le fonctionnement de l'Institut de formation. Ce règlement intérieur n'avait en effet pas été actualisé conformément aux modifications des statuts votées en assemblée générale du 24 avril 1989.

Bien sûr, au-delà de ce souci légal, une telle modification était généralement souhaitée dans l'intérêt des analystes en formation et dans l'espoir d'une meilleure fluidité des cursus. Il est en effet notoire qu'un certain nombre d'analystes rencontrent, aux différents niveaux du cursus, des difficultés de passage d'une étape à l'autre : engagement du premier contrôle ou du second, validation du cursus, présentation de leur candidature à l'Association. Les raisons nous en restent obscures, elles doivent être extrêmement multiples et ne peuvent être appréhendées que d'un point de vue individuel et subjectif. Mais ce qui s'en manifeste est univoque : ces analystes demeurent, temporairement, sans activité aucune dans le cadre de l'Institut de formation auquel ils appartiennent, en contradiction évidente avec les termes du contrat qui les lie avec celui-ci, et, jusqu'à l'heure, sans avoir la possibilité de s'en expliquer, sans avoir du même coup les moyens de s'en délier. Tout laisse craindre que de telles situations ne s'enlisent dans

le silence et l'isolement, en contradiction également avec notre exigence associative.

Pour tenter d'y remédier, et sur proposition du Conseil, l'Institut de formation a avalisé les mesures suivantes :

— Chaque année, parallèlement au questionnaire adressé aux superviseurs leur demandant de nous informer des candidats qu'ils ont en supervision, il est adressé à chaque analyste en formation une lettre lui demandant d'indiquer son activité de supervision en cours ou, à défaut, de nous informer des motifs qui l'ont conduit à ne rien entreprendre. Une telle enquête n'a, là encore, pas d'autre but que de permettre un échange vivant entre le Comité de formation, l'Institut de formation, les analystes qui en dépendent et le conseil. Elle devrait ouvrir sur une recherche lucide des difficultés multiples qu'éventuellement les analystes rencontrent sur le chemin de leur formation.

Nous avons donc dès cette année procédé à cette enquête. Soixante-cinq analystes y ont répondu.

Nous n'aurons pas eu le temps de dépouiller les lettres reçues ni d'y répondre éventuellement. Ceci devrait être la tâche prochaine du Comité de formation. Là encore, le Conseil propose que ces lettres soient archivées dans un dossier commun à l'usage exclusif du Comité de formation, et à fin exclusive de l'évaluation de son activité, ou d'une intervention ponctuelle auprès d'un analyste qui en aurait fait la demande.

— Les analystes en formation qui n'auraient pas entrepris un premier contrôle après le délai prévu de trois ans devraient s'entretenir avec un membre du Comité de formation désigné par celui-ci. Il serait ainsi loisible à l'analyste de parler de sa situation, d'en examiner les déterminations, voire d'en rechercher les remèdes. Après avoir entendu le rapporteur, le Comité de formation pourrait reconduire le délai accordé à l'analyste ou décider de toute autre mesure appropriée.

La même procédure serait appliquée aux analystes n'ayant pas engagé de second contrôle après le délai légal suivant la validation du premier contrôle, comme à ceux qui n'auraient pas demandé la validation de leur cursus après le délai légal suivant la validation du second contrôle.

Pour les analystes n'ayant pas fait acte de candidature dans le temps officiellement imparti après la validation du cursus, ce sera encore la même procédure qui s'appliquera mais dans le cadre du Collège des titulaires.

Je mesure ce que doit avoir de fastidieux cette présentation tatillonne et quelque peu procédurière de ce nouveau règlement. Son adoption par l'Institut de formation, malgré le surcroît de travail qu'il lui apportera, répond d'abord à un souci de transparence mais aussi à

un souci de collégialité. Elle répond encore au souci d'adapter le fonctionnement institutionnel à la problématique de l'analyse dans la cure. Parler en est l'impératif, le silence en est le reste certes indomptable mais en aucun cas il ne peut en être la règle. Nous savons assez bien dans notre institution gérer la réussite des cursus : il nous faut apprendre à en gérer les résistances. Et cette réforme qui, parce qu'elle s'inscrit dans le champ groupal, ne peut prendre qu'un visage formaliste, me paraît dans son esprit profondément analytique : elle devrait substituer au non-dit mortifère la parole et son espoir.

— De même, l'Institut de formation dans ces deux Journées a examiné la difficile question de la répartition des supervisions parmi ses membres. Si chaque analyste en formation peut s'adresser librement à un analyste titulaire, il est attendu de ce dernier qu'il n'accepte plus de nouveaux candidats au-delà d'un certain seuil, de façon à déjouer l'illusion institutionnelle qu'il y aurait des spécialistes de la supervision, et de façon encore à favoriser la libre circulation des supervisés chez tous les superviseurs, condition d'un bon fonctionnement de l'Institut de formation. L'Institut de formation a souhaité que le règlement intérieur explicite une telle orientation de son fonctionnement ; mais hors de toute clause réglementaire, la simple mise en débat de cette question a eu pour effet de réduire les disparités : beaucoup plus d'analystes titulaires ont des analyses en contrôle et seuls deux d'entre eux sont dans une situation qu'il faut juger excessive.

## 6. Les affaires extérieures

Dans mon précédent rapport, j'avais dressé un état circonstancié des difficultés que la petite institution que nous sommes rencontrait dans ses rapports avec l'IPA et la FEP. La longue discussion qui s'en est suivie a permis au Conseil d'adopter une position extrêmement claire et ferme.

Par rapport à la FEP, lors des réunions du Conseil exécutif à Nice le 7 avril et à Bruxelles le 11 novembre, j'ai rappelé combien était choquant le fait que les participations actives aux différents colloques et séminaires organisés par la FEP soient confiées électivement à des représentants de quelques grosses sociétés, toujours les mêmes. La circulation des idées scientifiques qui est la mission même de la FEP en est de ce fait entravée. Cette tendance a été confirmée par une enquête rétrospective menée par le Conseil exécutif. Nous avons donc, conformément aux avis de l'Assemblée générale et aussi longtemps que règnerait cet arbitraire, refusé toute participation en tant qu'auditeurs aux différentes réunions scientifiques de la FEP — sauf au séminaire des membres associés, du fait de son extrême intérêt pour nos jeunes collègues ; ainsi Catherine Doche et Roland

Lazarovici ont-ils été nos délégués à Budapest en juin 1995. Il nous a été depuis proposé de participer comme *Senior Analyst* au séminaire des membres associés en Hollande. Nous avons donc renoué avec l'habitude d'envoyer des représentants, Marie-José Célié et Evelyne Séchaud, à Limelette pour le Symposium scientifique ; Hélène et Daniel Widlöcher pour le *Joint Clinical Meeting* à Glasgow ; Nicole Oury et Felipe Votadoro pour le prochain séminaire des membres associés en Hollande, dont Daniel Widlöcher sera un des *Seniors*.

Je me dois de vous informer un peu plus longuement sur notre relation avec la FEP. La FEP évolue, je ne sais pas si je dois dire sans nous, c'est-à-dire sans un certain nombre de sociétés constituantes, en tout cas elle évolue dans un sens qui n'est pas celui qu'elle avait défini historiquement à ses origines. À la mission scientifique d'échange, le Conseil exécutif ajoute, voire substitue, des missions nouvelles qu'il s'autoprescrit : organisation d'un statut de psychanalyste au niveau européen, lien avec les Sociétés de psychothérapie, réflexion sur les modes de formation des analystes dans les Sociétés constituantes. À toutes ces initiatives, j'ai protesté avec la plus extrême énergie, rappelant le champ étroit mais prestigieux auquel était vouée, par ses statuts, cette confédération, et dénonçant son intrusion dans la vie intérieure des Sociétés qui menace leur indépendance, comme l'ambition politique, qui pourrait soutenir une telle orientation. En effet dans la perspective très lointaine mais certainement pas irréaliste d'un éclatement de l'IPA en sociétés continentales, la FEP pourrait se considérer comme l'appareil déjà en place, seul prêt, et apte à enfourcher cet héritage.

J'ai été surpris du fait qu'un nombre toujours croissant de présidents prennent à ce niveau des positions analogues à la nôtre. La présence active des Sociétés par \_ la médiation de leur président est donc le garant du bon fonctionnement de la FEP. Cette présence est certes coûteuse, ennuyeuse et nous serions tentés d'y renoncer. Pourtant ce qui se joue à ce niveau de la FEP comme au niveau de l'IPA, le combat qui se développe sur ces scènes-là, n'est pas étranger à la chose ni d'ailleurs à la cause analytique. Nous pouvons être sûrs que n'importe quelle proposition politique, si sociale soit-elle, sert secrètement une conception pratique et théorique de la chose inconsciente : le statut du psychanalyste, la standardisation des formations analytiques- dans les différentes Sociétés, la transformation progressive d'une Société de membres en Société de Sociétés, sont des mesures qui entraînent avec elles les fondements de la doctrine. Sur ces scènes internationales où le débat analytique ne trouve plus à se développer et à se délier dans un discours scientifique, mais est gagné de haute lutte par le plus politique ou le numériquement

Majoritaire, nous devons être présents, nous ne pouvons pas ne pas l'être parce que l'analyse s'y déplace et nous impose de la suivre, et parce que nous disposons là d'un outil qui ne souffre jamais de l'inégalité : la parole. Nous nous devons d'être sur ces scènes non pour nous défendre mais pour défendre ce qui nous légitime, l'analyse.

Or, ce qui tendrait à introduire jusque dans la parole une inégalité est l'usage de plus en plus exclusif de l'anglais dans toutes les réunions européennes, qu'elles soient administratives — les Conseils exécutifs — ou scientifiques. On en saisit mal la raison, puisque l'anglais n'est pas *a priori*, en Europe, la langue la plus parlée. On en sait par contre très clairement l'effet, puisque du coup seuls ceux qui possèdent parfaitement cette langue sont capables d'y formuler leurs idées dans tous leurs détails et toutes leurs sophistications, tandis que les autres sont amputés des moyens linguistiques de leurs pensées. Les premiers sont naturellement les analystes anglais et aussi ceux, nombreux, qui ont fait toute leur formation à Londres. On ne s'étonnera donc pas de la prééminence en Europe de l'analyse kleinienne ou winnicottienne, et de l'extinction progressive du courant freudien que nous représentons.

Aussi ai-je, lors de la dernière réunion du Conseil exécutif à Bruxelles en novembre dernier, demandé à ce que les diverses réunions scientifiques puissent avoir lieu soit alternativement dans plusieurs langues européennes, soit simultanément en anglais et dans une autre langue, français ou allemand. Ma proposition a reçu un accueil très favorable des autres présidents, et je suis sûr que le prochain président de l'APF travaillera à ce que cette réforme se mette en place, une réforme destinée à rendre aux analystes non anglophones les moyens linguistiques de leur pensée.

## 7. L'IPA

- Les 10 et 11 mars 1995 s'est tenue la 5<sup>e</sup> Conférence sur la recherche psychanalytique à Londres. Daniel Widlöcher y a fait un exposé, « Les progrès dans notre compréhension des affects : implication clinique ».

- Les 28 et 29 juillet a eu lieu à San Francisco la T conférence des analystes didacticiens. J'y représentais l'APF.

- Du 30 juillet au 4 août s'est déroulé, toujours à San Francisco, le 39<sup>e</sup> congrès de l'IPA consacré au thème « La réalité psychique, son impact sur l'analyste et le patient aujourd'hui ». Daniel Widlöcher y dirigeait un pannel. Didier Houzel, Claudine et Pierre Geissmann y sont intervenus. Outre son président, Hélène Trivouss-Widlöcher, Jacques Le Dem, André Beetschen, Josef Ludin et Vladimir Marinov y assuraient une présence de l'APF.

Les nombreux contacts que les représentants des Sociétés francophones d'Europe ont pu tisser à l'occasion

de ce congrès nous ont convaincus de la nécessité impérieuse de favoriser, pour le tour européen de l'élection présidentielle de l'IPA, l'élection d'un candidat commun : un candidat disposant idéalement à la fois d'une autorité analytique essentielle à cette charge et d'une assise internationale. Un accord implicite tend à se faire autour de la personne de Daniel Widlöcher qui a par ailleurs, à titre personnel, fait acte de candidature. L'APF ne peut que se réjouir de cette initiative et elle entreprendra tout ce qui est nécessaire pour soutenir notre collègue dans cette mission difficile.

- La Chambre des délégués mérite une rubrique spéciale dans la rubrique « relations avec l'IPA. ». Cette institution est maintenant définitivement fondée ; elle bénéficie à la fois d'une totale indépendance par rapport à l'exécutif de l'IPA, et en même temps de son soutien sans faille spécialement financier. Cette Chambre a réuni au niveau mondial l'ensemble des présidents à l'occasion du congrès de San Francisco. Au niveau européen, les présidents se sont réunis avec les délégués à deux reprises, en avril à Nice et en novembre à Bruxelles. Le choix d'un mode électoral laissant à toutes les Sociétés la chance d'y siéger semble finalement avoir été retenu ; je dis « semble » car bien des choses restent floues dans le fonctionnement et les attributions de cette Chambre. Une élection pour le renouvellement de trois membres est en tout cas prévue en juin prochain. Au prochain Conseil de décider si l'APF doit ou non présenter un candidat.

- Le prochain congrès de l'IPA aura lieu à Barcelone en juillet-août 1997. Son thème est la sexualité. Marilia Aisenstein, qui préside le Comité scientifique pour l'Europe, m'a demandé d'en faire partie. Catherine Chabert, Aline Petitier et Daniel Widlöcher ont accepté d'intervenir dans différents *panels*.

L'APF, conjointement à la SPP, la Société suisse et la Société belge, ont proposé que le congrès de l'IPA de 2001 ait lieu en France, nommément à Nice. Cette proposition pourrait avoir de fortes chances d'aboutir. Nous savons qu'en pareil cas, l'IPA prend en charge la totalité de l'organisation, nous n'aurions donc pas une tâche considérable, ce serait par contre pour nous l'occasion d'être présents institutionnellement sur cette scène-là, et de collaborer sur une base nouvelle avec nos collègues des autres Sociétés francophones.

Il est temps maintenant pour moi de conclure. Une amitié indéfectible me liera désormais à Roger Dorey, président sortant, qui nous a accompagnés tout au long de ce mandat, à Annie Anzieu et Bernard Favarel-Garrigues, vice-présidents, à Dominique Clerc-Maugendre, secrétaire générale, à Edmundo Gómez-Mango, secrétaire scientifique, et à Lucile Dürrmeyer, trésorière. L'amitié ne se commande pas, mais la qualité de leur présence, leur soutien sans faille mais non sans critique, m'ont rendu la tâche heureuse. Les échanges nombreux, vifs et passionnés nous ont permis de mesurer ce qu'une institution comme la nôtre a de complexe, de fragile et de précieux.

J'ai trouvé auprès des analystes en formation un chaleur, une intelligence, une sympathie et une attente d'exigence qui ont inscrit ma charge dans la légèreté et l'espoir.

Quant à vous, mes chers collègues, qui m'avez fait l'honneur de me confier cette fonction, je veux vous dire ma reconnaissance. Participer aux affaires est la forme ultime de l'engagement institutionnel. C'est une expérience essentielle qui ouvre des perspectives nouvelles inouïes sur l'analyse, l'institution et les hommes. J'en sors grandi, raffermi, s'il en était besoin, dans ma confiance.



## RAPPORT DU SECRÉTAIRE DU COMITÉ DE FORMATION

*Raoul Moury*

Mes chers Collègues,

En tant que secrétaire du Comité de formation, il m'appartient de vous présenter le rapport de son activité de mars 1995 à mars 1996.

Durant cette période, le Comité s'est réuni dix fois : en effet, les grèves du mois de décembre ont empêché notre réunion ce mois-là.

Cependant, lors de la journée des membres de l'Institut de formation du 23 septembre 1995, je vous avais fait un pré-rapport sur les problèmes soulevés par le fonctionnement de notre Institut. Une partie des problèmes exposés ont été réexaminés lors du Collège des titulaires du samedi 27 janvier 1996, ce qui me permettra d'être bref dans mes commentaires.

Pendant cette année d'exercice, le Comité de formation a eu à traiter :

- trente et une candidatures d'admission à l'institut
- onze demandes de validation de premier contrôle
- cinq demandes de validation de second contrôle
- deux demandes d'homologation de cursus.

Après trois démissions, une radiation de l'institut de formation et l'élection de trois membres sociétaires, le nombre des analystes en formation s'établit donc à ce jour à **cent quatre-vingts**.

Enfin :

- quatre cent vingt-trois demandes téléphoniques ont donné lieu à informations ;
- cent cinquante-quatre demandes écrites ont été adressées à notre Association.

Ce qui a conduit à adresser cent quatre-vingt-dix-sept lettres circulaires d'information, modifiées légèrement compte tenu des décisions prises lors du dernier Collège des titulaires et des modifications du règlement intérieur, lettre circulaire rédigée par le Comité de formation et dont je vous donne lecture :

*« Suite à votre demande du.....nous vous communiquons les informations suivantes. La formation psychanalytique proposée par l'Institut de formation de l'APF comporte simultanément la pratique de cures psychanalytiques supervisées et la participation aux activités scientifiques, d'enseignement et de formation.*

*« Votre éventuelle admission signifiera donc notamment que vous serez invité à entreprendre une première cure supervisée.*

*« Trois préalables à votre admission doivent vous être indiqués :*

*« 1° Vous devez avoir effectué une psychanalyse personnelle (que celle-ci soit terminée ou encore en cours) avec un analyste membre de l'APF. Toutefois le comité de formation ne s'interdit pas de prendre en considération une demande d'un candidat dont l'analyste ne figure pas sur la liste des membres de l'APF.*

*« 2° Notre formation de psychanalyste ne confère pas un diplôme officiel d'exercice professionnel. Il est donc vivement souhaité que vous ayez engagé ou terminé par ailleurs un cursus universitaire de médecin ou de psychologue clinicien.*

*« 3° Notre formation ne vous donne pas accès directement à une expérience clinique avec des patients. Il est donc indispensable que vous engagiez cette formation sur la base d'un minimum de pratique clinique préalable, si diverses qu'en puissent être les modalités.*

*« Si vous désirez, à la suite de ces informations confirmer votre démarche, vous voudrez bien nous demander la liste des membres du Comité de formation. Il vous appartiendra alors de contacter trois d'entre eux, à votre choix, afin d'avoir avec chacun un entretien au sujet de votre demande. Ces trois rapporteurs seront ensuite entendus par le Comité de formation qui décidera de la réponse à donner à votre demande.*

*« Espérant que ces informations répondent à vos questions, nous vous prions d'agréer, Monsieur, Madame, l'expression de nos sentiments distingués.*

*« Le secrétaire du Comité de formation »  
Raoul Moury.*

Comme je l'avais précisé lors de mon précédent rapport un important travail de sélection permet au Comité de consacrer le temps suffisant aux candidatures retenues.

Ce temps de l'admission est dans certains cas difficile et suscite parfois des discussions approfondies, mais naturellement ce n'est souvent que dans l'après-coup du premier, voire du second contrôle que se révélera le bien-fondé de nos décisions.

## LES DEMANDES D'ADMISSION

Candidatures examinées : 31

- 18 femmes      13 hommes
- 15 médecins    16 non médecins

Sur ces 31 candidatures examinées :

- 9 ont été acceptées
- 22 ont été refusées

À nouveau, nous pouvons noter la remarquable stabilité de ces chiffres par rapport aux années précédentes :

- 1995    9 admissions    21 refus
- 1994    10 admissions   20 refus
- 1993    9 admissions    20 refus

Les âges se répartissent en moyenne entre 40 et 45 ans.

Sur les 9 candidatures acceptées

- 4 femmes      5 hommes
- 6 médecins    3 non médecins

5 divans APF dont :

- 2 membres titulaires
- 3 membres non titulaires

4 divans non APF dont :

- 1 divan SPP
- 3 divans lacaniens.

Sur les 22 candidatures refusées :

- 14 femmes      8 hommes
- 9 médecins    13 non médecins

8 divans APF dont :

- 4 membres titulaires
- 3 membres sociétaires
- 1 analyste en formation.

14 divans non APF dont :

- 6 divans SPP
- 1 divan Société suisse
- 2 divans Société argentine

- 1 divan 4<sup>e</sup> groupe

- 4 divans lacaniens.

Une première remarque permet de constater que ces admissions, tant pour celles refusées que celles acceptées, sont conformes à l'esprit de notre règlement rieur car elles concernent aussi bien les candidats venus du divan APF que ceux originaires d'autres divans : *l'origine du divan APF ne vaut donc pas quitus admission.*

Une seconde remarque concerne les candidats admis. La quasi-totalité de ceux-ci a participé de façon plus ou moins prolongée au séminaire d'introduction à la

formation théorico-clinique (séminaire communément intitulé

« la classe ». Il semble qu'ils en soient satisfaits. En tout cas, on peut constater que sur les seize inscrits, huit ont déjà commencé un premier contrôle.

## DEMANDES DE VALIDATION DE CONTRÔLE

Validation premier contrôle :

11 demandes : 8 validées, 3 refusées

Validation second contrôle :

5 demandes : 3 validées, 2 refusées.

## DEMANDES DE VALIDATION DE CURSUS

- 2 demandes déclarées recevables
- 2 homologations

Cette année donc, un peu moins de demandes en ce domaine, mais je vous rappelle que l'année dernière nous avons examiné vingt-six validations de contrôle, soit en deux ans un total de trente-sept, équivalent à la moitié du total des effectifs des contrôles.

Les homologations de cursus ont repris un cours normal, si je puis dire, puisqu'elles étaient l'année dernière au nombre de six.

## DÉTAIL DES 180 ANALYSTES EN FORMATION

AU 26 MARS 1996

(mise à jour au 11 mars 1996)

Admissions	31
C 1 en cours	39
C 1 suspendus	12
C 1 refusés	9
C 1 validés	18
C2 en cours	34
C2 suspendu	1
C2 refusés	5
C2 validés	8
Cursus refusés	2
Cursus homologués	20
Membre sociét. refusé	1
TOTAL	180

Sur ces cent quatre-vingts analystes en formation, soixante-treize sont en contrôle à ce jour :

- trente-neuf en premier contrôle
- trente-quatre en deuxième contrôle.

Ce qui rejoint les chiffres des années précédentes :

- soixante-huit en 1995
- soixante-douze en 1994
- soixante-dix-neuf en 1993.

La modification la plus significative concerne la répartition de ces contrôles. En effet, si cinq contrôleurs ont un peu plus de cinq contrôles (en notant toutefois que ce ne sont pas forcément les mêmes que ceux de l'année dernière), le reste des contrôles se répartit maintenant de façon plus diversifiée : dix-huit contrôleurs ont en effet chacun entre un et trois contrôles.

Ainsi l'activité de ces soixante-treize contrôles concerne maintenant vingt-trois membres de l'Institut de formation, sur un total de vingt-sept membres.

Je termine par quelques brèves remarques sur le fonctionnement du Comité de formation.

Comme l'année dernière, il nous est apparu que la réponse aux refus d'admission ou de validation de contrôle ne pouvait être explicitée par écrit. Par contre, à la demande de certains candidats d'avoir des explications, le Comité de formation a estimé que certains d'entre eux pouvaient bénéficier d'une rencontre avec un des membres — à leur choix — du Comité. C'est une affaire à étudier cas par cas lors de la réunion du Comité. Cela a permis à certains la reprise d'un travail psychanalytique personnel.

Enfin je ne reviendrai pas sur le dispositif maintenant bien établi en ce qui concerne la validation des contrôles : exposé au comité de formation par le rapporteur.

d'une part de l'écoute du candidat et de l'exposé de son travail avec son patient et son contrôleur, et d'autre part l'écoute du contrôleur sur ce même travail de contrôle. La commission exposant ce qu'elle a saisi de la dynamique des transferts et proposant au Comité un avis.

Ainsi peut s'instaurer au sein du Comité une discussion générale, la discussion finale incombant à celui-ci comme instance de l'institution. Cela permet peut-être d'alléger le poids de celle-ci, non pas tant sur le contrôleur que sur la commission qui est en quelque sorte en position tiers entre le Comité et le couple candidat-contrôleur.

Enfin cela me semble privilégier l'écoute du travail du candidat avec son patient et son contrôleur dans le *hic et nunc* de ce moment institutionnel qui le concerne au premier chef, le contrôleur n'étant pas en quelque sorte en première instance de cette validation.

Puis-je conclure en remerciant Mme Chaiffre de sa collaboration efficace et dévouée. On mesure parfois mal l'importance du travail que constitue le fonctionnement du secrétariat du Comité, qui exige rigueur et exactitude.

Est-il nécessaire d'ajouter que je crois être le porte-parole fidèle de mes collègues du Comité pour remercier vivement Annie et Didier Anzieu de la chaleur de leur accueil familial. En tout cas, je puis vous dire tout le plaisir que j'ai pris à ce travail — terme freudien s'il en fut. Nous avons, je crois, bien travaillé dans une ambiance de respect mutuel, d'amitié conviviale, de souci permanent d'assurer l'avenir d'une institution à laquelle nous sommes tous si attachés.

Je vous remercie de votre attention.



# RAPPORT DU TRÉSORIER

*Lucile Durrmeyer*

## 1. BILAN AU 31 DECEMBRE 1995

### L'ACTIF

#### 1/ L'ACTIF IMMOBILISÉ

Le montant de nos immobilisations au 31/12/95 s'élevait à : 48 474,91 F.

Le remplacement de la photocopieuse et du matériel informatique devient impératif. Il est à prévoir en 1996. Cette question sera approfondie avec l'étude du budget prévisionnel 1996.

#### 2/L'ACTIF CIRCULANT

##### 1° Les créances : 39 735,27 F

Elles se répartissent de la façon suivante :

- 1 109,27 F : montant du remboursement d'un abonnement d'un de nos membres décédé en 95 qui reste dû par l'IJPA au 31/12/95.

- 5 000,00 F : prêt consenti à l'Association Internationale de l'Histoire de la Psychanalyse.

- 33 626,00 F : bénéfice des Journées Occitanes de Psychanalyse qui, conjointement avec des collègues de la SPP, ont été organisées à Toulouse par Anne-Marie Duffaut et Jean Bousquet.

##### 2° La trésorerie : 521 668,96 F

a/ Nos valeurs mobilières de placement, à leur entrée dans notre patrimoine valaient : 520 941,16 F.

L'année 95 nous a été favorable du point de vue boursier et, au 31/12/95 notre plus-value non réalisée, s'élevait à : 43 543,67 F.

La composition, au 31 décembre 1995, de notre portefeuille est peu modifiée par rapport à celle de la fin de l'année 1994.

Fin mars 1995, 26 des 90 Sogépremière constituant le portefeuille de l'APF ont été vendues et immédiatement réinvesties, avec participation d'un apport de notre trésorerie, dans l'achat d'un "bon d'association", placement à court terme à taux d'intérêt fixé à l'avance et fixe dans le temps. À son échéance, le capital a été réparti

entre notre trésorerie et l'achat de 5 Actimonétaire (SICAV monétaire).

Les Sogépremière (SICAV obligataire) qui, en 1994 avaient subi une moins-value non réalisée ramenant leur valeur au-dessous de leur prix d'achat, ont, depuis début 1995, bénéficié d'une importante plus-value non réalisée.

Du 31/12/94 au 31/12/95, l'ensemble de nos valeurs mobilières de placement ont progressé en valeur absolue de : 62 720,73 F.

Il est important de suivre régulièrement l'évolution de leur cours afin de pouvoir les revendre au moment opportun et replacer leur produit en fonction de la conjoncture boursière.

b/ Au 31/12/95 restait en caisse la somme de : 727,80 F.

##### 3° Les charges constatées d'avance : 1 528,82 F

Elles se répartissent de la façon suivante :

- Un acompte versé à l'association Nicolas Barré : 200,00 F.

- La souscription au guide Rosenwald 96 : 1 031,82 F.

- Les arrhes versés à l'USIC pour la réservation de la salle que nous occupons ce soir : 297,00 F.

Au 31 décembre 1995 le montant total de l'actif était de : 611 407,96 F.

### LE PASSIF

#### 1° Les réserves : 527 798,59 F

Par rapport à l'année 1994, elles ont augmenté de : 146 629,46 F, montant du bénéfice de l'année 95.

En l'absence totale de recettes, leur montant permettrait de faire face aux dépenses de l'association pendant une période d'environ six mois.

#### 2° Les dettes : 83 609,37 F

Elles sont constituées de :

a/ charges et fournisseurs restant à payer : 34 038,38 F. La répartition en est :

- Tapis de l'escalier (achat et installation) : 20 130,00 F.

- Factures téléphone et fax : 1 428,58 F.

- Achat de petit matériel et fournitures de bureau :  
4 660,20 F
- Sous-traitance pour photocopie : 6 713,60 F.
- Remboursement d'une mission interne effectuée en 95 et dont la demande de défraiement n'était pas parvenue au 31/12/95 : 406,00 F
- Règlement du solde de location de salle à l'Association Nicolas Barré : 700,00 F.
- b/** Les charges sociales : 42 778,55 F
- c/** La taxe sur salaire : 5 740,00 F
- d/** Notre découvert bancaire au 31/12/95: 1 052,44 F
- Au 31/12/ 94 notre découvert s'élevait à 41 761,42 F.
- Notre découvert bancaire autorisé reste fixé à 150 000 F.

Le montant total du passif est égal à celui de l'actif soit :  
611 407,96 F

## II. COMPTE DE RÉSULTAT 1995

### LES RECETTES

Afin de rendre plus explicite le montant exceptionnellement élevé du bénéfice 1995, j'ai réparti les recettes en deux catégories :

- les recettes prévisibles d'une part, c'est-à-dire celles qui peuvent figurer sur un budget prévisionnel.
- les recettes imprévisibles d'autre part. comme par exemple les produits sur cession de valeurs de placement ou une subvention comme celle que la ville de Nice nous a versée à la suite du congrès de la FEP.

### Recettes prévisibles :

## BILAN AU 31 DÉCEMBRE

<b>ACTIF</b>		<b>PASSIF</b>	
<b>IMMOBILISATIONS</b>	48 474,91 F	<b>RÉSERVES</b>	527 798,59 F
Logiciels informatiques	8 302,00 F	Report à nouveau	381 169,13 F
-Amortissements	-8 302,00 F	Résultat de l'exercice	146 629,46 F
Mobilier matériel de bureau	96 721,44 F		
- Amortissements	-48 246,53 F		
	48 474,91 F		
<b>CRÉANCES</b>	39 735,27 F	<b>DETTES</b>	83 609,37 F
Cotisations restant à recevoir	1 109,27 F	Charges et fournisseurs	
Avance AIHP	5 000,00 F	Restant à payer	34 038,38 F
Produit à recevoir (Journées Occitanes)	33 626,00 F	Charges sociales sur salaire	42 778,55 F
<b>TRÉSORERIE</b>	521 668,96 F	URSSAF	27 367,00 F
Valeurs mobilières de placement	52 094,16 F	ASSEDIC	5 407,00 F
Caisse	727,80 F	AGRR	3 526,20 F
		CIRICA	6 478,35 F
<b>CHARGES CONSTATÉES D'AVANCE</b>	1 528,82 F	Taxe sur salaire	5 740,00 F
		Société Générale	1 052,44 F
<b>TOTAL</b>	<b>611 407,96 F</b>	<b>TOTAL</b>	<b>611 407,96 F</b>

## Résumé

(l'intégralité des données figure dans le document papier )

### RECETTES :

1°) Les cotisations :	286 000,00 F
2°) Les « cotisations » des Membres honoraires :	2400,00 F
3°) Les participations :	501 800,00 F
4°) Les entretiens de Vaucresson :	189 550,00 F
5°) Remboursement des abonnements :	13 415,00 F

**Total des recettes : 1084 593,16 F**

### DEPENSES :

1°) Salaires et charges sociales :	335 373,18 F
2°) Location et entretien du Siège :	87 959,00 F
3°) Frais de fonctionnement " " :	76 441,89 F
4°) Location salles :	25 805,17 F
5°) Entretiens et journée membres :	127 672,81 F
6°) Pourboires et dons :	11 550,00 F
7°) Frais d'accueil :	16 374,20 F
8°) Frais de missions :	108 237,16 F
9°) Cotisations IPA et FEP :	78 990,79 F
10°) Publications internes :	37 174,99 F
11°) Frais d'abonnement :	15 886,02 F
12°) Créances irrécouvrables :	8 250,00 F
13°) Dotations pour créances :	8 250,00 F
14°) Charges d'intérêt :	-0,57 F

**Total des dépenses : 937 964,64 F**

**BÉNÉFICE : 146 649,26 F**



## POUR LES DÉBATS, UN DOCUMENT

### L'ANALYSE : QUELLE PROFESSION ?

Jean Laplanche

Après le rapport du secrétaire du Comité de formation à l'assemblée générale du 25 mars 1996, certains d'entre nous ont critiqué les termes de la lettre envoyée aux personnes demandant leur admission à l'APF (cette lettre est reproduite dans le rapport de Raoul Moury, voir p. 15)

Cette lettre essaie de clarifier quelques points essentiels, pour des personnes qui, souvent dans la plus grande confusion, s'adressent à l'APF pour lui demander une formation à la pratique de l'analyse. C'est moi-même qui ai rédigé ce texte, mais les termes en furent discutés et approuvés à l'unanimité par le CDF.

C'est le paragraphe 2 de la lettre qui a été mis en question. Il me paraît cependant refléter la position constante de l'APF... pour autant du moins que l'APF accepte l'idée d'avoir une position. Pour rappeler, une fois encore, le dilemme dans sa crudité : la pratique psychanalytique constitue-t-elle une profession qui doit être reconnue en tant que telle ?

Répondre *oui*, c'est ce qui se passe dans l'immense majorité des pays, y compris en Europe. Cela implique que la psychanalyse fasse avaliser la spécificité de son exercice par les institutions étatiques (enseignement, santé, justice, impôts) ou privées (assurances notamment). Il serait naïf de croire qu'on peut se faire reconnaître sans proposer les critères selon lesquels les institutions — si bienveillantes soient-elles — ont à nous accorder un label.

Au niveau des *cures* (et spécialement des organismes de la sécurité sociale) cela implique de pouvoir rendre compte des indications, de la durée, des résultats d'une analyse dès lors qu'on postule à son remboursement. Certains pays comme l'Allemagne vont très loin dans ce domaine : les certificats de diagnostic et d'avancement de la cure sont exigibles à chaque étape et des psychanalystes discutent gravement pour savoir s'ils peuvent et doivent communiquer ces certificats à leurs patients. Mais la *formation* est impliquée de façon encore trop étroite. Ainsi notre exigence d'une « analyse personnelle » est évidemment trop floue pour des institutions qui s'interrogeront légitimement sur l'habilitation de ceux qui mènent une telle analyse. La « liste des didacticiens » abolie par l'APF serait alors nécessairement rétablie par le ministère de la Santé. Sans compter la quantification d'une « bonne » analyse personnelle en années, nombre d'heures, etc.

Autre exemple : l'admission aux contrôles et à l'enseignement sera légitimement assimilée à une admission à une « formation permanente ». Le Comité de formation devra donc pouvoir se justifier, selon des critères objectifs, d'un refus. Un candidat refusé pourra, à la limite, attaquer en justice l'arbitraire de notre décision, etc.

Faut-il le rappeler ? *La voie-étroite que nous suivons, celle de la non-professionnalité ou de l'extraterritorialité est une sorte « d'exception française »* qui se maintient parce que nous pressentons que la reconnaissance et l'intégration mènent à terme à la mort de l'analyse. Notre ligne de conduite est de refuser, pour la psychanalyse comme telle, un statut officiel. L'analyse en France n'est reconnue que par le fisc et ceci au même titre que les métiers non-réglés de cartomancien(ne) ou de prostitué(e) ou encore de précepteur privé. La majorité des collègues, qui se sentent mal à l'aise dans un statut aussi précaire, ont opté pour une position officielle de médecin ou de psychologue clinicien. Ils font des analyses, mais sans que l'acte *analytique* corresponde à un codage de la Sécurité sociale. Ils n'ont pas à rendre compte d'un statut ni d'une formation de *psychanalyste*.

Le débat serait biaisé, si on croyait pouvoir l'assimiler abusivement au problème de « l'analyse profane » qui posait la question non pas institutionnelle mais fondamentale des compatibilités et incompatibilités des *disciplines* médicale et psychanalytique.

La pratique de l'analyse n'a jamais été subordonnée par l'APF à la possession d'un quelconque diplôme. Il n'en reste pas moins que les collègues venant d'autres disciplines que la médecine et la psychologie clinique ont souvent trouvé le moyen de trouver une base légale à leur activité thérapeutique. Tel a passé un DESS, diplôme au demeurant assez facile à obtenir (et qui n'est pas forcément sans intérêt).

Supprimer ce paragraphe 2 reviendrait à confirmer, par prétérition, les candidats dans une demande qu'ils considèrent, sans trop se poser de question, comme professionnelle, et à affirmer l'APF comme ayant vocation à devenir un organisme intégré aux systèmes de soin et de santé.

Sans doute peut-on changer dans ce paragraphe les termes « vivement souhaité » en « recommandé ». Ceci dans la mesure où une Association comme la nôtre ne saurait, bien sûr, « souhaiter »... Au-delà d'une telle modification ponctuelle, je maintiens que cette lettre se situe dans la ligne de nos options constantes.



## Journée annuelle des membres 27 janvier 1996

### NOUS AUTRES, HOMMES CONTINUELS

Bernard Favarel-Garrigues

Une minorité d'entre nous abandonne délibérément l'exercice de la psychanalyse. À cet acte, s'attachent alors incompréhension, perplexité, voire même scandale. Dans la correspondance avec Ludwig Binswanger, Freud cite une malade « presque analysée jusqu'au bout et devenue incurable ». Ne sommes-nous pas atteints du même mal ?

Toute association a un objet, des statuts, un règlement intérieur et un certain nombre de buts qui constituent le cadre associatif proprement dit. Ce n'est pas là l'objet des réflexions qui suivent.

Peut-on parler d'une « fonction associative » d'une institution analytique ? Réfléchir sur l'institution constitue d'abord un exercice de psychanalyse appliquée et même une réflexion sur la psychanalyse appliquée. Ensuite, il n'est pas dit que nous puissions parler de l'institution dont on fait partie, à moins de distendre notre lien avec elle au point qu'il se dissolve et que nous en venions à identifier ce qui nous manque. Il est probable que chacun de nous aménage une distance dont les variations sont toutes relatives, d'autant plus que le groupe se charge de la figer en rôles plus ou moins repérables même si l'institution a pour fonction de la faire varier. **Bref, il est encore plus difficile d'aménager un écart par rapport à sa propre institution que de quitter son analyste.** Enfin, on entend dire couramment que la psychanalyse ne s'accommode guère de l'institution, cependant indispensable, ou, s'institutionnalisant, elle risquerait de devoir abandonner le meilleur d'elle-même et les psychanalystes de s'y statufier. À questionner le consensus risquerait-il d'éclater ? Mais quel est-il ?

Au-delà des schibboleths, des mouvements de pensée que nous reconnaissons pour familiers, est-ce une croyance partagée qui nous lie et dont nous renforçons le sentiment simplement d'être ensemble, ou est-ce la raison qui nous dicte qu'un garde-fou contre la maladie professionnelle de l'analyste, son auto-analyse incurable, nous est indispensable ?

#### 1. DISCIPLINE ET AMÉNAGEMENT

Au début de mon activité, mes enfants profitaient de l'intervalle des consultations pour me faire part de leurs

préoccupations qui, à leurs yeux, valaient bien les miennes. Ces soucis prenaient aussitôt l'ampleur insoupçonnée de problèmes qu'il me fallait régler sur le champ. Ils ont rapidement compris que pour mon état mental il valait mieux attendre le soir. C'est bien vrai que l'« activité analytique gâche le caractère » dit Freud (cité par Van der Leeuw lors de son adresse présidentielle au XXV<sup>e</sup> congrès de l'API. Il semble qu'il s'agisse d'une communication personnelle de Freud à quelqu'un d'autre). Dans *Analyse terminée et interminable*. Freud précise un peu les choses : « Arrêtons-nous un instant pour assurer l'analyste de notre compassion, sachant qu'il doit dans l'exercice de son activité satisfaire à de si lourdes exigences... » Il est possible, ajoutait-il plus loin, que « l'analyse soit le troisième des métiers impossibles » et encore « il semble que nombre d'analystes apprennent à utiliser des mécanismes de défense qui leur permettent de détourner de leurs propres personnes les conséquences et exigences de l'analyse, probablement en les dirigeant sur d'autres, **si bien qu'ils restent eux-mêmes comme ils sont**, et peuvent se soustraire à l'influence critique et correctrice de l'analyse ».

**Rester nous-mêmes comme nous sommes**, n'est-ce pas d'abord le but que nous nous sommes assignés en devenant analystes institutionnalisés au cours ou au décours de notre analyse personnelle ? L'institution, il faut le souhaiter, aura eu raison de cet aménagement personnel complexe, dont on peut se demander s'il n'est pas le modèle de tout aménagement ultérieur, tant il s'est avéré efficace et réussi.

L'exercice quotidien de la psychanalyse n'est certes pas facile, d'autant que nous ne savons pas si nous serons psychanalystes demain car aucun statut ne nous assure de l'éternité de notre écoute. Solitude, ennui, toujours difficile et inattendue reconnaissance de la portée transférentielle du discours, tentative de rester au plus près du fantasme avec des patients dont certains finiraient par nous faire croire qu'ils mettent leur vie ou leur mort entre nos mains : tel est notre pain quotidien. Nul ne peut être tué *in absentia* mais aussi nul ne peut être aimé ! Transférer sur nos patients mobilise notre énergie, énerve notre narcissisme et abuse notre patience. Il faut des années parfois pour finir par saisir quelque chose du discours de certains. D'autres

reviennent dont on s'aperçoit que nous n'avions rien « liquidé » de notre transfert parce que nous y tenions trop ! Notre impatience devant qui cesse de venir, notre engagement silencieux avec tel qui divorce contre l'autre, notre colère muette envers qui va voir quelqu'un d'autre, tout cela montre assez notre engagement personnel. Les patients cheminent en nous comme cette patiente dont parlait Lagache une quinzaine d'années après l'avoir rencontrée. Et puis il y a l'inconnu, l'inattendu dont je vais donner deux exemples. Il y a des années de cela, je recevais régulièrement, de fauteuil à fauteuil, une patiente dont la symptomatologie obsessionnelle accompagnait une chorée. J'étais donc habitué à sa présence sans cesse remuante à côté de moi. Un jour, un silence ahurissant précède mon angoisse immédiate : elle ne bouge plus ; elle est rigoureusement immobile. Balbutiant quelques excuses, je m'éclipse dans la pièce à côté pour reprendre mon souffle et faire taire ma paralysie agitante. Lui ai-je pris son corps ou sa maladie ? Une patiente encore, une autre s'annonce, que j'introduis moi-même dans la salle d'attente. Tout en écoutant mon patient du moment qui termine sa séance, l'idée me vient que cette nouvelle patiente pourrait être ma fille, une fille que je ne connaîtrais pas et qui viendrait se nommer à son père. Cette pensée bien banale est associée par moi à mon patient du moment. Puis je la reçois : « Je n'ai jamais connu mon père jusqu'à il y a cinq mois et que ma mère m'apprenne qu'il était médecin, dit-elle. Je me suis mêlée à ses patients comme quelqu'un qui demande une consultation. Je viens de le rencontrer voici une semaine. » Lui ai-je pris sa pensée ou m'a-t-elle influencé ?

Heureusement il y a le plaisir d'analyser, de penser et de dire même si c'est pour s'entendre dire et surtout peut-être si c'est pour s'entendre dire. C'est ce plaisir qui nous met bien plus qu'une éthique « ordinale » à l'abri de la jouissance, de l'intervention active, des conseils prodigués, etc., parce qu'il relègue à l'état d'ersatz tout ce dont on pourrait se payer en « livres de chair ». Heureusement encore, il y a les aménagements innombrables et nullement répertoriés. La plupart du temps ils conduisent à l'exercice d'une double ou d'une triple profession. Ils peuvent bien entendu se traduire aussi en aménagements techniques, en choix de patients de plus en plus difficiles ou même être davantage privés, familiaux ou sentimentaux. Ceux qui se repèrent le mieux sont ceux qui sont liés à la pratique d'un pouvoir car ils donnent libre cours à la collusion entre « psychanalytique » et « temporel ». Ainsi, tel analyste directeur institutionnalisera à son insu un point de doctrine dont l'application fait qu'elle ne sera jamais questionnée. Ce ne sont pas n'importe quelles théories. Ce sont peut-être les théories originaires (celles qui portent sur l'originel)

comme par exemple « être pris dans le désir de l'autre » ou bien « l'inconscient de l'enfant ou des soignants qui s'en occupent répète l'inconscient des parents » ou encore la théorie de « plus d'un autre » qui se prêtent le mieux à cette institutionnalisation.

Enfin, il y a les aménagements conduits au nom de la « Chose analytique », voire de la « Cause ». Ainsi l'expansion médiatico-culturelle où l'analyse devient un produit de consommation répandu au nom par exemple de la défense contre le lacanisme, ainsi l'exportation de la psychanalyse... Si la psychanalyse y a gagné lorsqu'elle n'était qu'une jeune science, elle y a perdu aujourd'hui tout caractère scandaleux qui lui vient de la sexualité infantile qui contribue peut-être à nous rassembler. Le danger qui nous guette en quelque sorte, c'est que nous venions à la mode et que le nombre de ceux qui se disent analystes sans l'être s'accroisse rapidement prophétisait Ferenczi.

**Rester nous-mêmes comme nous sommes :** l'aménagement personnel que constitue l'institutionnalisation individuelle de l'analyste est évidemment mené ultérieurement (au sein de l'institution) au nom de la « Chose analytique » elle-même. Au nom de cette même « chose analytique », une bonne institution se doit d'avoir raison de l'institutionnalisation comme aménagement individuel. Mais peut-elle avoir raison de l'aménagement d'une névrose mené au nom de la « Cause » même qui est à coup sûr une de ses raisons d'être. Plus l'adéquation serait grande, plus nous aurions des chances de rester nous-mêmes comme nous sommes. Les marginaux, les silencieux, les non-participants sont peut-être les meilleurs d'entre nous.

## 2. LA PATHOLOGIE DE L'INSTITUTION ANALYTIQUE

Le psychanalyste se doit d'avoir du tact mais il se doit d'en être totalement dépourvu. Inamicale, l'institution serait-elle plus analytique que si elle était amicale ? Ou l'inverse ?

a) Le cadre de la chevalerie du meurtre et de l'inceste : « ta mère contre la mienne »

En 1911, Ferenczi introduit au deuxième Congrès de psychanalyse de Nuremberg sa proposition de grouper en Association internationale tous ceux qui pratiquent scientifiquement la psychanalyse. « (...) Les congrès au lieu d'être une foire aux vanités, une présentation spectaculaire des nouveautés scientifiques, devraient être plutôt consacrés au filtrage objectif des résultats. (...) Je connais bien la pathologie des

associations et je sais combien dans les groupements politiques, sociaux et scientifiques règnent la mégalomanie puérile, la vanité, le respect des formules creuses, l'obéissance aveugle, l'intérêt personnel au lieu d'un travail consciencieux consacré au bien commun. [...] Les associations, dans leur principe comme dans leur structure, conservent certaines caractéristiques de la famille. Il y a le président, le père dont les déclarations sont indiscutables, l'autorité intangible ; les autres responsables : les frères aînés, qui traitent les cadets avec hauteur et sévérité, entourant le père de toutes les flatteries, mais sont tout prêts à l'évincer pour prendre sa place. Quant à la grande masse des membres, dans la mesure où elle ne suit pas aveuglément le chef, elle écoute tantôt tel agitateur, tantôt tel autre, considère le succès des aînés avec haine et jalousie, tente de les supplanter dans les faveurs du père. La vie de groupe fournit le terrain où se décharge l'homosexualité sublimée sous forme de haine et d'adulation. [...] Ce n'est pas une analogie forcée, c'est la stricte vérité. [...] Car même si nous sommes inorganisés dans la forme, nous n'en constituons pas moins dès à présent une communauté familiale avec toutes ses passions : amour et haine pour le père, attachement et jalousie entre frères... »

Dans ce modèle familial proposé par Ferenczi, la pathologie du groupe n'est que la somme des pathologies individuelles déterminées par l'histoire de chacun, grossies par la masse » et portées au rouge par les scories transférentielles et les filiations analytiques que chacun d'ordinaire ne décline pas en public (imagine-t-on un instant un collègue s'attarder un peu en guise de préambule de la manière suivante : J'ai été analysé par untel ; si vous reconnaissez dans mes tics de langage, mes soupirs, ma manière de m'habiller, mon style, les inflexions de ma voix, les manières ou les traits de mon analyste, je vous saurai gré de me le dire au plus vite ?). Aurions-nous peur plus que d'une similitude qui traduirait notre identification, du mimétisme, qui figurerait quelque continuité, ou au contraire dont l'approximation soulignerait la solution ? Bien sûr ce modèle familial privilégie les bavardages de couloir, les faux secrets, les squelettes dans le placard, les médisances, l'insinuation, la perfidie et aussi l'exclusion des canards parmi les cygnes (ou celle des cygnes parmi les canards). Étrangers à la famille s'abstenir ! *Hindus only !* D'autres modèles de groupe existent dont celui fameux de la horde primitive, famille qui n'est pas sans histoires mais en tout cas orpheline : pas de grands-parents, fils et pères tombés du ciel, assurés simplement de leur immortalité en la présence chez leurs descendants de « l'oubli de l'oubli » sur un mode parthénogénétique par scissiparité.

Tout cela n'est rien que de très humain en somme et ne permet guère d'établir de distinctions entre un groupe d'analystes, un groupe politique ou un groupe corporatiste. Cependant en ce qui nous concerne la « familiarité du meurtre et de l'inceste », l'exacerbation de notre narcissisme qui découlent de nos pratiques professionnelles confèrent vraisemblablement une violence particulière à ce qui se déroule dans le groupe. La mise en pièces du père, ta mère contre la mienne ordonneraient alors un combat direct et sans merci dans le meilleur des cas ou l'espérance triste d'une victoire par abandon de ceux qui nous précèdent ; si l'on y risque sa vie, on y engage ses défenses, une théorie du moment ou quelque aménagement. Cette lice peut tout de même amener à se tenir coi. L'obligation de parole, un moment imaginée par les premiers psychanalystes du cercle viennois, n'était donc pas si mauvaise. S'il y a tournoi, l'institution qui constitue le champ clos de la chevalerie du meurtre en tempère les ardeurs. Mais ne nous rend-elle pas plus admissible ce qui nous semble partagé, comme si le meurtre et l'inceste partagés s'en trouvaient déjà plus mesurés donc plus avouables ? Si nous nous reconnaissons un peu pareils, tous humains autant qu'inhumains, nous sommes alors complices dans une **communauté de l'inavouable** (et l'inavouable ne saurait se résumer à l'anecdote, par exemple, de Sabina Spilrein entre Freud et Jung). Ce serait là un des traits consensuels parmi d'autres, notamment ceux qui se révèlent dans l'amitié.

b) Ta mère « tout contre » la mienne : une seule mère.

Les amitiés dans le milieu analytique sont singulières. Elles peuvent être abordées par le biais personnel pour tenter de les comprendre mais c'est leur caractère de consensus minimal à deux que nous envisagerons ici. Ainsi en est-il de l'amitié entre Freud et Jung : le caractère fructueux des échanges, les avancées sont indiscutables mais ne masquent-elles pas l'essentiel qui ne se dégagera pour chacun d'entre eux qu'une fois la rupture consommée ? Chacun a en tête le style épico-lyrique qui s'étale à chaque détour de la correspondance au temps de l'amitié triomphante. Pour n'en rappeler qu'un seul exemple, celle de la lettre du 12 octobre 1911 : Cher ami, un peu fatigué du combat et de la victoire je vous annonce que j'ai forcé hier toute la bande d'Adler (six hommes) à quitter l'association. J'ai été tranchant mais à peine injuste...

Pour l'heure, fin 1912, les deux amis n'en sont plus là, l'engouement partagé pour la Cause est balayé, la polémique est même déjà un souvenir et la rupture est imminente. Le 5 décembre 1912. Freud donne à Jung une « petite recette domestique : que chacun de nous

s'occupe plus activement de sa propre névrose que de celle du prochain ». Le 18, Jung lui répond en ces termes :

« Cher Monsieur le Professeur !

« Puis-je vous dire quelques paroles sérieuses. Je reconnais mon peu de sécurité en face de vous, mais j'ai tendance à prendre la situation d'une manière sincère et absolument honnête. Si vous en doutez, la faute en retombe sur vous. J'aimerais cependant vous rendre attentif au fait que votre technique de traiter vos élèves comme vos patients est une fausse manœuvre. Vous produisez par là des fils-esclaves ou des gaillards insolents (Adler-Stekel et toute la bande insolente qui s'étale à Vienne). Je suis assez objectif pour percer votre **truc\*** à jour. Vous montrez du doigt autour de vous tous les actes symptomatiques, par là vous rabaissez tout l'entourage au niveau du fils ou de la fille, qui avouent en rougissant l'existence de penchants fautifs. Entre-temps vous restez toujours bien tout en haut comme le père. Dans leur grande soumission, aucun d'entre eux n'arrive à tirer la barbe du prophète et à s'informer une fois de ce que vous dites à un patient qui a tendance à analyser « Qui donc a la **névrose** ? » Voyez-vous, mon cher Professeur, aussi longtemps que vous opérez avec ce **truc\***, mes actes symptomatiques ne m'importent pas du tout, car ils ne signifient absolument rien à côté de la poutre considérable qu'il y a dans l'œil de mon frère Freud. — Je ne suis en effet pas névrosé du tout — bien heureux ! Je me suis en effet fait analysé **lege artis** et tout humblement, ce qui m'a fort bien convenu. Vous savez bien jusqu'où peut aller le patient dans son auto-analyse, il ne sort pas de sa névrose — comme vous. Quand vous serez un jour tout à fait libéré de complexes et que vous ne jouerez plus du tout le père envers vos fils, dont vous visez constamment les points faibles, que vous vous mettez vous-même en joue à cet endroit, alors je veux bien revenir sur moi et exterminer d'un coup le péché de mon désaccord avec vous.

« Aimez-vous donc à ce point les **névrosés** que vous êtes toujours entièrement d'accord avec vous-même ? Vous **haissez** peut-être les névrosés ; comment pouvez-vous alors vous attendre à ce que vos efforts d'agir avec le plus de ménagement et de la manière la plus aimante possible avec vos patients ne soit pas accompagné de sentiments quelque peu mêlés ? Adler et Stekel se sont laissés prendre à votre **truc\*** et sont devenus puérilement insolents...

« Votre entièrement dévoué »

Le 3 janvier 1913, Freud rompt définitivement l'amitié : « Je vous propose donc que nous rompions tout à fait nos relations privées. » Je ne vais pas parler autrement de la correspondance entre les deux hommes, à laquelle cependant s'est mêlée Emma Jung dont les lettres sont bien avant la rupture surprenantes par leur ironie, leur perspicacité ou leur naïveté. Ainsi par exemple, s'adresse-t-elle au grand homme dont les pensées sont « grandioses » pour lui demander s'il est bien sûr qu'on ne peut pas aider ses enfants (les enfants de Freud) par l'analyse. Elle se moque plus ou moins gentiment de lui : « Jeter une ombre sur vos enfants cela, je ne le voulais vraiment pas. Je sais qu'ils ont bien tourné et je n'en ai jamais douté le moins du monde. J'espère que vous ne croyez pas sérieusement que j'ai voulu dire qu'ils sont « obligés d'être dégénérés ». On ne peut s'empêcher de se demander de quelle descendance il s'agit.

L'amitié est rompue ; les deux hommes s'éloignent. Freud introduira le narcissisme... De la Cause aux accents guerriers, emphatiques voire grandioses, de la « Chose » partagée on est passé au « **truc** » individuel. En effet, « que chacun de nous s'occupe plus activement de sa propre névrose que de celle du prochain », n'est-ce pas là le « truc » ? Le « truc », c'est ce que nous avons conquis dans notre propre analyse : notre narcissisme mis à mal s'est conforté timidement en un principe dont nous n'avons que peu d'illusions sur l'étendue. Nous ne savons que très peu de choses sur nous-mêmes, encore moins sur nos patients et nous savons bien que la solidité de nos propres édifices théoriques s'éprouve à l'usage personnel que nous en faisons (peut-être à l'image de ces échafaudages de bambou d'Extrême-Orient). Il nous a fallu dans notre analyse accepter dans notre angoisse de castration même tout l'apport narcissique qu'elle suppose.

L'institution analytique lorsque nous y prétendons nous accepte pour notre « truc » c'est-à-dire notre capacité à nous interroger sur nous-mêmes. Ce « truc » si individuel, si lié à notre filiation, ne se partage pas ; mais une fois admis dans le groupe, il se fond alors dans la « Chose » partagée où il gagne en surface et en étendue. Admis pour notre capacité à « nous occuper plus activement de notre propre névrose que de celle de notre prochain » et celle de notre analyste, notre « truc s'est institutionnalisé en Chose ». Servant la Cause, nous gagnons en outre l'illusion communautaire, l'allégeance, la projection, l'exclusion de tout étranger et nous perdons sans doute définitivement une bonne part de notre capacité à nous occuper plus activement de notre propre névrose

\* C'est nous qui soulignons.

(tout entier dévoués à la Cause, sommes-nous encore des citoyens qui nous soucions d'ailleurs de l'avenir de notre société ?). L'immobilisme, la non-participation à notre groupe ne signent-elles pas alors la rigueur d'exigences individuelles psychanalytiques ?

Ainsi l'amitié comme peut-être l'institution analytique dans ce qui est partagé offrent la possibilité à notre « truc » de s'y muer en « Chose », en Cause mais peut-être de s'y déliter. Naviguerions-nous entre la chevalerie du meurtre et l'amitié, au nom de Freud car finalement c'est de Freud qu'il s'agit ? **La présence continue de Freud constitue en effet notre spécificité.** Freud, l'homme, son histoire, son œuvre se déclinent sur un mode possessif traduisant par là la manière toute personnelle pour chacun de nous de questionner les concepts, les glissements, les lacunes, l'œuvre... Les intérêts néanmoins différents pour l'homme, pour sa biographie, ses filiations, son autoanalyse ne nous disent-elles pas quelque chose de ce à quoi aucun de nous ne peut certainement se dérober ? Zéloteurs, propagandistes, militants, croyants, nous nous reconnaissons non sans un certain malaise chez ceux dont l'élan l'emporte sur l'approche du bout des lèvres ou sur la pointe des pieds. Or il est des tas de gens qui vivent très bien sans jamais s'intéresser ni à la généalogie ni encore à l'histoire de leur famille ! Tel n'est pas notre cas : en cela nous ne sommes pas une horde primitive tombée du ciel. Mais nous assimilons sans doute d'ailleurs trop volontiers l'histoire de notre institution à une histoire individuelle ; l'institution souffrirait alors de réminiscence, elle éclaterait en symptômes. Toute institution a certes une origine et une fin. Elle a aussi une mémoire, une histoire un peu sacralisée mais il n'est pas sûr que cette mémoire soit « utile ». On connaît la phrase d'Elie Wiesel : « Les peuples qui ne connaissent pas leur passé s'exposent à le revivre. » Ce qui est vrai pour un individu ne l'est peut-être pas pour un groupe. Ce qui anime cet intérêt qui est aussi intérêt pour ce qui nous précède et questionnement de l'ascendance, n'est-ce pas ceci : pourquoi Freud en nous ? Pouvons-nous accepter un moment l'idée (un peu folle) que Freud n'a pas fait la psychanalyse pour nous mais plutôt pour lui sans la rejeter immédiatement sous le couvert de son caractère scientifique ou de l'affirmation de son universalité ? Il suffit d'ailleurs d'être ensemble pour que se secrète l'universalisation. Il ne faut pas oublier que Freud était aussi l'institution à lui tout seul. Ce que nous partageons, n'est-ce pas **l'illusion individuelle de l'autre possiblement en nous ?**

Il faudrait dire un mot des lieux de pouvoir de l'institution. Ce ne sont pas les lieux de formation. Si je

n'ai pas parlé de formation c'est qu'il me semble qu'elle est partout dans ce que je viens de dire un peu à la manière d'un dessin du chirurgien Mondor qui figurait un abdomen vide et dont la légende précisait : positions ectopiques de l'appendice ; si on ne l'y voit nulle part c'est qu'il peut être partout ! Les lieux de pouvoir ne sont-ils pas ceux qui articulent la formation à la croyance de **soi possiblement en l'autre** comme plus haut il était question de **l'autre en soi ?** Ambiguïté de la didactique et dérive idéologique possible où la formation ne devient plus que l'art de transmettre.

### 3. L'ÉCROULEMENT DE LA « BALIVERNE »

*L'Écroulement de la Baliverna* est le titre d'une nouvelle de Dino Buzzati (Folio Ed., 1993). La « Baliverna » est une immense bâtisse abritant à l'italienne un nombre de familles imposant avec des marmots et du linge qui sèche aux fenêtres. Elle tient du couvent, de la caserne, de la prison, de l'hôpital depuis plus de deux siècles. Le héros de l'histoire se promène le long du bâtiment. C'est l'heure de la sieste ; passionné d'alpinisme il se met à escalader la paroi postérieure, s'agrippant et prenant appui sur les ferrailles, les trous et les saillants des pierres. À quelques mètres du sol, le voici qui saisit une sorte d'étoile de fer toute rouillée : mais la lance de fer se brise et le héros se retrouve sur le sol. Derrière la lance de fer c'est une autre étoile de fer qui se détache jusqu'à une console, puis la console cède entraînant dans sa chute un poteau qui étaye lui-même une sorte de balcon qui s'écroule à son tour. On devine la suite : il se forme une crevasse ténébreuse qui précède l'écroulement de la masse entière. Monstrueuse progression de causes à effets, jeux secrets de masses en équilibre qu'une simple absence d'un minuscule bout de fer suffit à mettre en mouvement. Le héros qui a involontairement précipité cette hécatombe sombre dans la mélancolie interprétative. Les soldats du Vietnam, les Soviétiques en Afghanistan s'accommodaient de leur besogne meurtrière mais une fois revenus au pays et seuls devant la sale guerre ils apparaissaient alors comme des assassins et prenaient d'eux-mêmes le chemin de la relégation.

Nous ne savons pas très bien à l'image de la métaphore de la baliverne quelles masses, quelles instances, nous équilibrons dans l'institution et quel insurmontable ou inavouable elle nous aide à dépasser. De nos instances que nous savons inconscientes nous ne saisissons sans doute que la partie la plus superficielle que nous déposons dans l'institution. Est-ce la viscosité de notre narcissisme qui s'oppose à notre adhésion au groupe, est-ce sa mobilité au contraire qui nous permet d'être ensemble ou encore ne tendrions-nous que d'être ensemble ?

À vrai dire il faudrait quitter l'institution ou la regarder de biais pour en avoir une idée plus nette. Certains, institutionnalisables, ne disent-ils pas quelque chose de notre propre capacité à nous institutionnaliser ou plutôt à immobiliser notre narcissisme ? Faut-il aussi se tourner vers certains délirants dans l'espoir naïf de saisir ce qui leur fait défaut de ce qui est à l'œuvre en nous ?

A. est un naufragé de l'analyse ; A., ce pourrait être B. ou C. ou T. comme Tausk. Ce pourrait être un de mes patients ou celui d'un collègue. Le cinquième ou peut-être davantage de sa durée probable de vie a été consacré à son analyse. A. est venu me voir alors qu'il était en analyse pour parler de sa pratique. À ce moment de sa cure, je le renvoie à son analyste. Son analyse personnelle terminée, il revient me parler des très nombreux patients qu'il reçoit. Il n'allonge pas ; il fait état de difficultés personnelles pour lesquelles je lui conseille de faire une nouvelle « tranche ». Le temps passe encore, il revient de nouveau et cette fois ce n'est que de lui qu'il parle. Il mêle aux souvenirs de son enfance les reconstructions auxquelles il s'est livré durant ses nombreuses années d'analyse et auxquelles il ajoute maintenant celles qu'il tisse devant moi. Il continue sans relâche de reconstruire un passé qu'il me demande de valider par mes propres interprétations tant et si bien que son histoire qui se confond avec les constructions simplement suggérées par ses analystes successifs n'est plus la sienne mais est devenue celle des autres et se perd même dans le récit de ses analyses. Dites-moi comment ça s'est passé quand j'étais petit ? Il ne sait pas que nul ne peut se prévaloir d'une histoire pour deux. À la reconstruction se sont substitués la construction délirante et même le délire de reconstruction presque auto générés. À l'altérité fait place l'aliénation, au questionnement transférentiel l'influence et la conviction de l'autre en soi ; à l'ordonnance des structures internes la haine chaotique de la constance.

Ce patient était-il inanalysable ou trop analysable ? Trop analysables, aurions-nous mis notre institution

entre nous et notre analyste nous ménageant cet espace institutionnel comme garde-fou de notre toute puissance ? À l'écoute de tels patients, comme d'ailleurs ceux évoqués au début, nous pensons transfert de transmission » ou « transmission de transfert ... » Nous nous savons assujettis contre notre volonté à ce qui est extérieur à nous-mêmes et à notre intérieur psychique. Mais nous disons encore et toujours **transfert** (et non transmission), ce qui fonde notre liberté de sujet, de sujet au transfert et de sujet de transfert, c'est-à-dire notre identité d'analyste. Cependant, si l'**idée** de ce qui est extérieur à nous-mêmes mais en nous impose une limite **toute relative** à notre toute puissance qu'elle blesse, n'est-ce pas parce qu'elle est asservie à la **représentation** de l'autre en soi, gain narcissique indiscutable car en outre cette dernière représentation ne saurait exister isolément sans celle de soi en l'autre toujours présente de l'emprise la plus tyrannique à l'humble suggestion. Aurions-nous pu accepter l'idée, au temps de l'enfance, que nos parents nous aient fait pour eux et non pour nous ? N'est-ce pas là alors ce dont s'alimente une part de notre narcissisme **incurable** sur laquelle s'échafaude l'illusion fondatrice de la transmission ?

Notre intérêt pour ce qui nous précède, pour Freud, notre questionnement sur notre ascendance comme la mise en place de notre descendance ne traduisent-ils pas notre obscur désir que quelque chose nous ait été transmis, et l'espérance illusoire d'une sorte **d'immortalité de la lignée germinale du psychisme** ? Est-ce là le mortier de la « Baliverne » que nous gâchons ensemble ? Est-ce là l'immobile ou le non mobilisable qui nous conduit, **nous autres**, à partager ensemble ? Nous n'avons finalement rien en commun, rien d'autre que le temps :

« Point de révolte : honorons les âges dans leurs chutes successives et le temps dans sa voracité. »

(Victor Segalen : Stèle, « Aux dix mille années ». Stèles, Mercure de France Ed., 1982.)



## PEUT-ON PARLER DE CENSURE DANS L'INSTITUTION PSYCHANALYTIQUE ?

Jean Bousquet

Qu'est-ce qui alimente la conversation, l'échange de pensée, entre analystes dans une même communauté psychanalytique, une même communauté intellectuelle, où, *a priori*, une diversité culturelle et un pluralisme théorique sont la règle ? Sommes-nous aussi libres que nous le prétendons, ou bien ne sommes-nous pas soumis, malgré nous, à d'inévitables contraintes institutionnelles qui limitent l'audace et réduisent la portée du développement des pensées nouvelles ?

Les coulisses bruissent de la rumeur de l'après-conférence : la conversation est générale par petits groupes, on se répand en éloges appuyés, chaleureux, on a retenu tel ou tel aspect plus particulièrement pertinent de l'exposé que l'on commente ou développe à son gré, on peut être aussi critique, critique sur un point de détail ou plus rarement sur l'ensemble. Il m'est arrivé justement, ici, à Vaucresson, d'entendre dire, sur le ton de la certitude, d'un collègue provincial comme moi, après un exposé que j'avais pour ma part trouvé riche et créatif : « Ce n'est pas de l'analyse. » Était-ce parce que c'était une femme qui parlait, était-ce ses origines étrangères, était-ce, encore, en raison de son appartenance à une autre Société, pourtant proche de la nôtre, que ses propos n'avaient pas obtenu la faveur de mon collègue jusqu'à y dénier toute activité analytique, pourtant bien présente ce jour-là, dans un exposé théorico-clinique où la conférencière donnait la pleine mesure de son empathie vis-à-vis de l'assistance et où son travail révélait aussi toute l'empathie dont elle avait su faire preuve dans son travail d'analyste.

Comment un jugement aussi définitif a-t-il pu se loger dans mes oreilles pour y résonner encore ? L'incertitude, l'ambiguïté dans la conduite de la cure d'un côté, la certitude d'être dans la bonne Association de l'autre. En d'autres circonstances, j'aurais plus facilement accepté la formulation suivante : « Est-ce que c'est de la psychanalyse ? Il y a dans cet exemple, non exceptionnel, peut-être même banal et courant, le recoupement d'une position groupale, institutionnelle d'un collègue avec sa pratique analytique individuelle. Comment s'influencent-elles mutuellement ? D'un côté, il y a les références théoriques, l'enseignement des maîtres, et d'un autre, le retour et les effets de la pratique analytique sur l'institution, ces relations objectales mises en sourdine dans la cure et qui cherchent à trouver une issue dans l'institution, et dont le déploiement vient amplifier

le jeu de la vérité et du mensonge, inhérent à toute réalité humaine.

Suspicion à l'égard d'une pensée différente, étrangère, reniement d'une autre Société pour témoigner encore plus de fidélité à la sienne, à ses collègues, à ses maîtres. Il nous arrive ainsi de manquer du ton de la justesse pour accueillir une idée, une pensée novatrice, nous qui sommes pourtant aux aguets durant les séances pour saisir le refoulé de nos patients sur une scène différente de celle du patient, le site de l'étranger. Cet attachement, cette fidélité indéfectible à l'institution analytique méritent d'être élucidés et deviennent compliqués dès lors que les problèmes transférentiels y sont mêlés (analyse personnelle, tranche d'analyse, supervisions). Ne peut-on pas penser, aussi, que l'attachement à son Association ainsi que la nature des liens, pour l'analyste, seront d'autant plus forts que son cursus de formation aura été long et laborieux ?

Il y a une dizaine d'années, à l'initiative de Marie Moscovici, les mardis scientifiques nous avaient donné le privilège d'entendre avec le louable effort d'ouvrir des espaces de liberté pour la pensée :

- un biologiste, Jacques Glowinski,
- un linguiste, Claude Hagège,
- un sociologue, Serge Moscovici,
- une helléniste, Nicole Loraux,
- un physicien, Maurice Lévy.

Analystes, nous étions confrontés à d'autres champs du savoir et à un immense espace de réflexion. Je ne sais quelle a été l'influence de ces conférences sur notre pensée. Sûrement notre curiosité intellectuelle a-t-elle été piquée. Peut-être même s'est-il logé de la défiance dans nos esprits quand, par exemple, le sociologue, véritable trouble-fête, rappelait une idée de Vico, selon laquelle la durée d'une science n'excède pas cent ans. Serge Moscovici s'interrogeait sur les raisons qui font parler, de nos jours, de la fin de la psychanalyse. Au lieu de nous stimuler et de nous donner la possibilité de nous ouvrir à d'autres champs culturels, ce type de propos étranger à nos préoccupations ne provoque-t-il pas un effet de fermeture ?

Dans un article du journal *Le Monde* (mois de novembre dernier), « Ces professeurs phares », était

abordée l'extrême diversification actuelle des savoirs. Dans le domaine des mathématiques, par exemple, où les travaux se développent dans plusieurs directions, le journaliste Nicolas Weill faisait remarquer que les travaux de recherche des uns étaient souvent quasi impénétrables aux autres et que l'extrême diversification des savoirs faisait obstacle au rayonnement durable d'une influence.

Il y a peu de temps, Victor Smirnoff (1) s'interrogeait sur l'intérêt soudain et vif pour l'histoire de la psychanalyse. Une revue, des rencontres apparaissent ici et là. Il y voyait une modalité nouvelle, une figure contemporaine de la résistance à l'analyse. Serions-nous donc suspects de déplacements et en définitive de résistance à l'analyse dès lors que nos intérêts glissent du champ de l'analyse vers d'autres champs du savoir ? La réinterprétation d'une pensée à partir d'une autre pensée ne va pas de soi. Le monde intellectuel peut ainsi donner l'impression d'une juxtaposition de champs sans réelle influence réciproque. Peut-être que le rapprochement interdisciplinaire s'observe au mieux dans la traduction, capable de faire connaître la face cachée de l'œuvre de Freud, dont on connaît, depuis les travaux de J. Laplanche, toute la place qu'elle occupe dans cette fin de siècle en France et, pour citer les mots d'Antoine Berman : « La psychanalyse, nous l'avons vu, a d'abord rencontré la traduction comme l'un des problèmes de son propre renouvellement (2). Et encore : « Dans la traduction, il y a quelque chose de la violence du métissage (3). »

Une attention toute particulière est portée à la notion de style qui a à voir avec la littérature, la syntaxe. La formation conduirait l'analyste à affirmer, à se forger un style propre, se dégageant peu à peu de l'enseignement, de l'influence des maîtres. N'interprète-t-on pas, lors de la première supervision, comme son propre analyste l'a fait, dans la deuxième supervision comme le premier superviseur nous l'a appris, et ne finit-on pas par trouver son style propre, cette expression originale de soi-même, une fois que l'on s'est dégagé de l'enseignement et de l'influence de ses superviseurs ? On parle du style de l'intervention, de l'interprétation, mais c'est aussi le style du conférencier, des écrits où se révèle toute l'expression complexe d'une personnalité. Le style, c'est aussi accorder une attention à la forme, à la formalisation, dont la force de la forme, *vis formae*, en constitue la pierre de touche. Mieux vaut un style enlevé qu'un style plat ou familier pour donner une singularité, un relief aux choses les plus banales et communes. Il y a vraisemblablement, chez l'analyste, la recherche

passionnée d'une forme, où pourront s'exprimer au mieux ses points de vue technique, idéologique et culturel, et où les mouvements de sa pensée pourront se traduire. Faut-il toutefois en faire le sésame que partageraient les analystes en formation comme l'indique Hélène Trivouss-Widlöcher ? Je pense que le style est l'obscur objet du désir des élèves et qu'il fonctionne comme idéal du moi de l'institution (4).

Il faudrait quelque obscur ressentiment ou un fond de mauvaise foi pour faire le reproche à notre Association de rester étrangère, voire indifférente à d'autres influences culturelles, et en méconnaître la trace dans toute l'étendue et la richesse de sa production. Mais la question reste plutôt de connaître et d'apprécier, de façon générale, les possibilités d'ouverture d'un groupe, d'une association d'analystes, et de repérer si une censure existe au sens où Pierre Bourdieu a abordé cette question dans ses travaux sur les propriétés des champs (5). Mais le champ de l'analyse ne peut être comparé par exemple au champ de la philologie du XIX<sup>e</sup> siècle, au champ scientifique ou encore au champ littéraire ou philosophique, à cause de la place majeure qu'occupe le transfert dans l'enchevêtrement et le maintien des liens qui unissent les analystes entre eux. Cela dit chaque société a ses tabous, et c'est sûrement le mérite qui revient à l'histoire de la psychanalyse de mettre en perspective les grandes lignes ou les étapes fondatrices de son histoire au risque d'abandonner, comme le faisait remarquer Victor Smirnoff, les concepts métapsychologiques comme seule visée de nos recherches théoriques.

Le transfert et les multiples motions transférentielles ne sont-ils pas en fin de compte, au sein d'une même Société, les lignes de force qui maintiennent la cohésion du groupe et n'agissent-ils pas comme facteurs de régulation, de censure peut-être, pour toute la nouveauté, l'originalité que comportent tout nouvel apport théorique et également toute nouvelle proposition concernant la pratique et la conduite des cures ? Ceci s'observe avec plus d'acuité au sein de groupes récents, et puisque j'ai la possibilité de le remarquer, plus particulièrement en province.

Plaidons en faveur du maintien de plusieurs langues, *hétéroglossia*, comme gage de vitalité de notre Association et méfions-nous de la pratique d'une seule langue, *monoglossia*, qui empêcherait toute nouveauté. et, pour citer Bertrand Poirot-Delpech : « Le droit à l'omission est l'apanage du pouvoir ».

- 
1. Victor Smirnoff. *Documents et Débats*. N° 43.
  2. Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*. Gallimard.
  3. Antoine Berman. *Pour une critique de la traduction : John Donne*. Gallimard.
  4. Hélène Trivouss-Widlöcher, *Documents et Débats*, N° 42.
  5. Pierre Bourdieu. *Questions de sociologie*. Editions de Minuit.



## UNE HISTOIRE, UN LIEU, UN STYLE

Jacques Le Dem

L'APF a une histoire, celle de sa création tout d'abord, qui est à la fois l'histoire d'un retour au sein de l'Association Psychanalytique Internationale, et l'histoire d'une rupture, rupture avec un homme, rupture incarnée donc et non pas *in effigie*. De cela peut témoigner, parfois, le simple style d'une phrase : celle-ci, par exemple, que j'ai entendue un jour, ici même (1) : Dans cette Société, maintenant qu'il est mort, on va peut-être pouvoir parler enfin de Lacan et non plus à Lacan. »

Mon but n'est pas ici de refaire ce que d'autres, en particulier les témoins directs des événements, ont écrit, raconté ou parfois même dessiné avec verve, talent et émotion, comme par exemple à l'occasion du trentenaire de l'Association. De ceci, chacun peut prendre connaissance par la lecture de *Documents et Débats* ou par ses propres souvenirs.

Mais parfois manquent les documents et fait défaut la mémoire. Le psychanalyste, qui vise à deviner l'inconscient et à en rassembler les éléments pour les communiquer par son art de l'interprétation, doit faire confirmer ses propres constructions par la mémoire retrouvée ; il se heurte alors aux résistances que seul le transfert pourra faire abandonner et, dans le meilleur des cas, la remémoration succédera à la répétition qui agit, dans la névrose de transfert, un fragment de l'histoire perdue, celle de la vie sexuelle infantile (je paraphrase Freud, au chapitre III de l'« Au-delà du principe de plaisir », en remarquant au passage que l'« Au-delà » est de 1920, et c'est la date de la création du premier Institut de psychanalyse, à Berlin).

Revenons à *Documents et Débats*... Il arrive donc que les documents font défaut ; c'est le cas au moment où j'écris ces quelques lignes : en effet, alors que je dispose, grâce à l'obligeance de Mme Chaiffre, de la quasi-totalité des numéros du *Bulletin intérieur de l'APF*, je m'aperçois que je n'ai aucun document écrit sur une période de cinq ans, celle qui s'étale de la naissance en 1964, à 1969. Bien sûr, cet élément est factuel, mais il m'est apparu comme un événement porteur c'est-à-dire, et l'étymologie du mot l'indique, une métaphore

possible d'un oubli, d'un blanc, constitutif de toute histoire, privée comme publique, et donc aussi de l'histoire d'un groupe. C'est bien dans l'histoire d'un groupe, l'histoire du peuple juif, le seul vraiment monothéiste d'après Freud, que l'absence de documents va permettre à ce dernier de préciser un point de théorie et d'éclairer sa pensée, en particulier ce qui a été traduit par le « progrès dans la spiritualité ». Freud donc, à la fin de sa vie, rédige *L'Homme Moïse et le monothéisme* avec les hésitations et les scrupules que l'on sait. Dans sa correspondance avec Arnold Zweig, alors émigré en Palestine (chez un certain docteur Moïse, comme le rappelle malicieusement Marie Moscovici dans sa préface à la nouvelle traduction, *Le Roman secret*), Freud se montre très intéressé par les fouilles de Tell-er-Amarna, puis, plus tard, par celles commanditées par la famille Rockefeller à Louxor. Mais il devra et pourra se passer de ce qui manque (ici, par exemple, les documents prouvant la correspondance entre la vie de Moïse et celle du pharaon monothéiste Akhenaton) pour établir une réalité psychique à laquelle le caractère de véracité ne manquera pas plus que l'élément de vérité qui caractérise le délire, le symptôme, mais aussi le rêve et pourquoi pas le style, le style d'un auteur, mais aussi celui d'un groupe, d'une association.

Je m'en tiendrai donc au style de l'APF, non pour le décrire mais simplement pour en éclairer un élément métapsychologique possible. Bien sûr, pour être plus complet, il conviendrait de montrer comment le style d'une société peut être par exemple une expression de la sublimation, vaste programme... ou encore, autre exemple, de relier le style à l'idéal du moi du groupe, ce qui a déjà été soutenu (2). Ici, plus simplement, je tenterai de livrer à ce sujet quelques idées, en m'excusant aussi auprès de vous de la tournure anecdotique de mon propos. Mais en m'intéressant aux détails, je sais que je ne quitte pas le terrain de l'analyse, ni l'Histoire, y compris celle qui peut être perdue, oubliée et à laquelle je pense que l'APF doit son style, son originalité, et cette identité d'appartenance à laquelle chacun semble tenir. Ce style apparaît naturellement au cours des débats internes

1. À Vaucresson.

2. Par Hélène Trivouss-Widlöcher. Journées annuelles des membres de l'APF du 16 octobre 1993 : L'enseignement de la psychanalyse entre le bénéfique et la dette... *Documents et Débats*, n° 42. p. 32.

mais il éclate sans doute avec plus de force encore dans les relations avec l'extérieur, dans les confrontations avec les autres styles, ce qui fait parfois même douter, lorsque nous parlons d'analyse, qu'il s'agit bien toujours de la même chose. Et ceci ne va pas parfois sans quelques méprises.

Une première anecdote donc, à ce propos : il y a quelque temps, je rencontre à Lyon R.D. Hinshelwood, membre de la Société britannique de psychanalyse et auteur d'un *Vocabulaire kleinien* (3). Une lecture rapide de quelques termes décrits dans cet ouvrage m'avait confronté au fait qu'aucune — strictement aucune — référence n'était faite aux auteurs français ayant publié des articles et des critiques, positives ou négatives, de l'œuvre de Mélanie Klein (y compris, bien sûr, celles publiées en langue anglaise, dans les journaux internationaux). Je lui en fais part, et je m'attire cette réponse : « De toute façon, chez vous, il n'y a que des lacaniens et quelques kleiniens. Ainsi, dans la psychanalyse en France, il n'y aurait pas d'analyste avec une individualité, j'allais dire un style propre, qui ne serait pas de soumission ou d'allégeance à une œuvre, ou pire, à une personne ; pas de place entre deux monstres sacrés... et pas de place pour Freud.

Bien sûr, cette place existe, sans doute ici plus qu'ailleurs, et c'est précisément le style qui l'occupe. Le style serait alors non pas un élément de rhétorique — il y a à l'APF un plaisir de l'échange mais un rejet de l'emphase —, ce serait encore moins un élément littéraire (comme on dit : un exercice de style) ; il y a à l'APF un profond attachement pour la langue et pour les mots, supports de sens — mais, plus encore, on pourrait dire que le style est un élément topique, un lieu de l'Association. Un lieu et aussi un lien dans lequel chacun pourrait ou non se reconnaître... peut-être à la manière de cet anneau que Freud remit aux membres du Comité secret, en même temps qu'il fondait, ou qu'il laissait se fonder, publiquement, l'Association Psychanalytique Internationale.

L'évocation de l'API me permet de rappeler d'autres anecdotes, ou, si l'on veut, d'autres détails.

Au Congrès international de San Francisco, en juillet 1995, j'écoutais la traduction française des premières communications, et il m'a fallu un moment pour me rendre compte que l'« auto-analyse » dont j'entendais parler était une mauvaise traduction qui désignait en réalité les tenants de la théorie du *self* (le mot *self*, qui, décidément, n'est pas exportable, était traduit, et trahi,

par « auto »). Ceci bien sûr n'avait rien à voir, ni avec Karen Horney, ni avec le livre de Didier Anzieu ; mais cette interprétation erronée me fit m'interroger sur ce qui pouvait être banni de la dimension transférentielle des propos.

À cela, je rattacherai quelques autres détails, celui-ci par exemple : que le fantasme de castration était interdit de séjour, comme politiquement (ou sexuellement ?) incorrect.

Un autre encore : que l'une des tâches essentielles du nouveau président élu allait être de traquer les charlatans.

Un autre détail, enfin, qui est plus récent et a fait l'objet d'un entrefilet dans *Le Monde* il y a peu de temps : Freud est devenu *persona non grata* à la bibliothèque du Congrès à Washington. L'exposition de son œuvre qui devait s'y dérouler cet été a été annulée, sinon interdite, sous la pression de certaines communautés (exposition qui faisait par ailleurs la fierté de nos collègues américains).

C'est ainsi qu'à vouloir constamment utiliser des préservatifs dans le domaine de la pensée, on en vient à exterminer la peste, et le virus de la transmission.

C'est bien le souci de la transmission et de la permanence de cette transmission qui anime les membres de l'APF et lui imprime son style. L'autre raison d'exister pour une Société d'analystes est constituée par l'intérêt des échanges scientifiques. Et suivant que l'on privilégie l'un ou l'autre, la transmission ou l'échange, on pourrait évidemment imaginer soit une Société réduite à un Institut de formation, soit une société savante de type universitaire, dont les membres se seraient formés ailleurs. Le style de l'APF serait alors le témoin de ce que ici, en tous cas, transmission et enseignement sont inséparables, portés et orientés par des liens transférentiels, jamais éteints, pas même dans ce qui relève du processus de sublimation. On retrouve, je crois, ces éléments, et une description du style de l'Association, dans une conférence récente d'Hélène Trivouss-Widlöcher (reproduite dans *Documents et Débats*).<sup>(4)</sup>

J'aimerais reprendre ici, en les résumant, les points que développe cet auteur et qui me paraissent très importants :

1. Le refus des dogmatismes théoriques, c'est-à-dire, si j'ai bien compris sa pensée, le refus de l'endoctrinement, auquel j'ajouterais une certaine méfiance vis-à-vis de la création infinie de nouveaux concepts, susceptibles d'être ensuite

3. R.D. Hinshelwood. *A Dictionnaire of kleinian knought*, Free Association Books, Londres, 1989.

4. op. cit.

utilisés de façon répétitive et interminable.

2. Le statut très particulier et majeur de la clinique qui ne peut être déconnectée — que ce soit sous la forme de « récits » ou de « vignettes » — de la métapsychologie, c'est-à-dire de l'avancée théorique de la pensée de chaque analyste, et à propos de chacune de ses cures (ceci rendant évidemment obsolète toute indication ou contre-indication de cure qui serait basée sur des critères purement diagnostiques, fussent-ils dits psychanalytiques).

3. Et puisqu'il s'agit du style, naturellement, le refus à la fois du parler psycho-médical et du parler hermétique et prophétique.

4. Et j'ajouterais, le refus du statut professionnel de l'analyste ; point de vue exprimé par une grande majorité de membres de l'Association.

Dans *Filiations*, Wladimir Granoff a émis l'hypothèse que dans une affiliation institutionnelle, quelque chose se rejoue, chez l'analyste, de son roman familial. Dans cette « famille » (5) pourrait se jouer, pour chacun d'entre nous, un roman des origines et nous serions ainsi les seuls enfants légitimes d'un père prestigieux, et les autres, bien sûr, des bâtards ; ou inversement nous pourrions être les enfants secrets — ceux qui apparaissent un jour, en pleine lumière, lorsqu'ils sont déjà grands (rappelons-nous, le Comité secret, avec les anneaux, en même temps que s'est créée ailleurs une autre Association....).

En tout cas, l'histoire du document psychique, c'est-à-dire ici de la prise en considération du détail manquant, est une démarche typiquement analytique ; et il est savoureux de la voir utilisée comme méthode par certains auteurs parmi les plus critiques vis-à-vis de notre discipline.

C'est l'été 1991. Claude Lévi-Strauss (6) assiste à une représentation de *Castor et Pollux* au festival d'Aix-en-Provence. Il est frappé par le fait qu'il ne retrouve absolument pas (ni le public avec lui, ni les critiques, écrit-il) la très forte émotion qui saisissait les spectateurs de l'époque, en particulier à un moment très précis à la fois de l'intrigue et du chant, qui est un moment de transition entre un chœur (« Que tout gémissse ») et le monologue d'Hétaïre (« Tristes appâts, pâles flambeaux... »). Lévi-Strauss ne se contente pas d'explications superficielles du type : les temps ont

changé ; cela ne nous intéresse plus, etc. Mais il découvre en fait que c'est dans la musique qu'il y a quelque chose de changé que trois notes se sont perdues au fil du temps, celles-là même qui déclenchaient l'enthousiasme. D'abord modifiées parce qu'étrangères (mais c'est un peu comme si on modifiait l'accord inaugural de *Tristan*), ces trois notes sont définitivement abandonnées comme non conformes aux canons des conservatoires. Et, avec elles, l'émotion s'est perdue.

En fait, pour moi, les notes perdues, le blanc dont j'ai parlé dans mes recherches de documents, est réapparu curieusement ailleurs, et bien sûr là où je ne l'attendais pas. Les premières années ont bien été marquées par l'existence d'un *Bulletin de l'Association Psychanalytique de France*. J'ai retrouvé le numéro 4 daté de juin 1968 ; c'est une revue scientifique vendue en librairie au prix de 15 francs. Le comité de rédaction est composé de Didier Anzieu, J.-B. Pontalis et Victor Smirnoff. Ce numéro s'intitule *Autour du masochisme*. Il y est fait état par ailleurs des activités scientifiques de l'APF, avec la liste des Entretiens de Vaucresson de novembre 1964 à décembre 1967, ainsi que des réunions, comportant alternativement des conférences, avec un discutant, et des tables rondes. On y apprend que le n° 2 publie des documents sur la difficulté d'être analyste, avec la traduction de l'article de Ferenczi déjà cité. Et aussi l'article d'un psychanalyste suisse, Michel Gressot : « Réflexions sur la sélection des futurs analystes » ; un autre sur la vie des Sociétés d'analyse, etc. Par ailleurs, le programme de l'Institut de formation y est rendu public pour l'année. Il comprend trois rubriques : enseignement fondamental, enseignement technique et perfectionnement — spécialisation-recherche. Une liste des membres est établie. Ce sont bien des documents, c'est-à-dire qu'il n'y est jamais fait état de débats de la politique intérieure de l'Association. Ceux-ci sont manquants.

Mais un détail m'a encore frappé, c'est que ce numéro est vraiment blanc, je veux dire que sa jaquette est blanche, comme celle qui habille une *Nouvelle Revue*, dont le premier numéro va paraître au printemps 1970 et marquera un quart de siècle de la vie culturelle française. À l'APF, il y aura, bien sûr, d'autres revues, dont la richesse et le renouvellement (parce que certaines sont récentes et d'autres encore sur le point de naître) constituent un patrimoine important et sont aussi un

5. Le mot est de Ferenczi, dans son texte De l'histoire du mouvement psychanalytique paru en 1911 : « Les associations, dans leur principe comme dans leur structure, conservent certaines caractéristiques de la famille. » S'ensuit une énumération intéressante, mais assez descriptive, d'une Société d'analystes, tandis que le mot affiliation me paraît rendre compte davantage d'un mouvement psychique.

6. Claude Lévi-Strauss, « En écoutant Rameau » in *Regarder, écouter, lire*, Plon, 1993. p. 44.

mode de transmission de l'analyse. Leur histoire aussi est à écrire, je veux dire l'histoire des idées qu'elles propagent ou font naître. Ces écrits sont les témoins d'un style et poursuivent, sur le plan culturel, un mouvement qui est sans doute aussi caractéristique de l'APF et dont l'un des éléments serait celui-ci : le fait culturel n'a pas à être interprété, il est là pour enrichir la théorie : et l'analyse, de questionnante, devient elle-même questionnée. Ce sont à peu près les termes de J.-B. Pontalis dans sa préface du n°1 de la *Nouvelle Revue : Incidences de la psychanalyse*.

C'est le même auteur encore, qui, plus tard, dans une réponse à Bernard Favarel-Guarrigues (7), écrit, en opposant la scène publique de l'analyse à la scène privée de la cure : « L'ennui, c'est que c'est en public, particulièrement dans nos institutions respectives, que nous sommes le plus malades, et en séance que nous évitons d'accorder un laisser-passer à nos idées folles... »

Public ou privé, le style est ainsi fait : témoin de l'histoire d'un groupe et de la fonction associative d'une institution, et pour chacun, témoin et lieu de sa propre histoire.

---

7. Réponse à une conférence de Bernard Favarel-Garrigues, aux XI<sup>e</sup> Journées occitanes de psychanalyse à Bordeaux, novembre 1993. Cette conférence intitulée « L'heure sans défense » ainsi que l'intervention de J. B. Pontalis, « Sur le négatif » sont publiées dans l'ouvrage collectif *Le Négatif*. L'Esprit du temps, 1995.



**COMPTE-RENDU DU COLLOQUE D'AIX-EN-PROVENCE SUR  
« CHRONIQUE DES SCISSIONS DU MOUVEMENT  
PSYCHANALYTIQUE FRANÇAIS »**

**(13 ET 14 MAI 1995)**

*Jean-Louis Lang*

Ce Colloque, organisé par le Centre interrégional de recherches en psychopathologie clinique de l'université de Provence, concordait avec les IX<sup>e</sup> Journées scientifiques de l'Association internationale d'histoire de la psychanalyse. C'est pour cette raison que j'ai accepté d'y participer.

Le premier exposé sur la scission de 1953, fut présenté par Alain de Mijolla. Bien documenté, clair et précis, il fut en particulier remarquable par la rectitude et l'impartialité de ses commentaires — ce qui ne fut pas toujours le cas par la suite. Pierre Guin, qui traita de la scission de 63-64, malgré sa probité, ne put éviter de privilégier certains événements et d'en proposer une lecture personnelle. Seul représentant de l'APF (avec deux collègues du IV<sup>e</sup> Groupe et trois SPP plutôt marginaux), je me refusai à présenter une sorte de contre rapport dans de telles conditions et, après quelques remarques d'ordre méthodologique, je me contentais de préciser certains aspects de la place et du rôle de la didactique dans ce conflit (on trouvera le texte de mon intervention ainsi que les autres exposés dans le prochain numéro de *Cliniques Méditerranéennes*).

Quant à Sophie de Mijolla, chargée de la scission de 69, après avoir rappelé l'essentiel des faits, elle échappa à cet écueil en proposant « une vue dynamique d'une histoire en marche » à travers les écrits de Piera Aulagnier sur ce sujet.

Il n'en fut pas évidemment de même de l'exposé de Charles Melman sur la dissolution de 81, ni de ceux de Jacques Sédad et de Jacques Hassoun qui devaient nous en donner « l'écho en France » et « dans le monde » écho portant d'ailleurs quasi exclusivement sur l'éclatement de l'école freudienne et affichant un certain dédain vis-à-vis de l'événementiel. Il est de plus frappant de voir combien ces « lacaniens » ont du mal — si tant est qu'ils s'y essaient — à prendre quelque hauteur, après 40, 30, 14 ans, par rapport à leur sujet, qui ne saurait être abordé qu'en termes lacaniens, en référence au Maître disparu. Il est sans doute bien normal que Lacan, comme dans la réalité historique, « fut au centre des débats ». Ne serait-il pas pourtant intéressant et fructueux d'en tenter un jour une approche faisant, pour un temps et pour y revenir ensuite, abstraction du « personnage Lacan » et laissant

provisoirement entre parenthèses son système de références ? Melman, lui, ne peut s'en détacher ni admettre de contestation : les contradicteurs de Lacan n'ont que des arguments de bon sens, dont justement l'inconscient n'a rien à faire — rien à faire de ce prêt-à-porter, à penser, ce penser trivial dont on ne trouvera nul exemple chez Lacan. Dont acte ! — et après quoi je n'ai eu bien évidemment ni intérêt ni envie de parler de son exposé, ni, pour ce qui est des scissions dans le mouvement psychanalytique français du moins, de ceux de Sédad ou Hassoun qui ne traitèrent guère — ou pas — du sujet, sauf à dénoncer « l'étayage des uns sur la médecine (avec Nacht), les autres sur la psychologie (Lagache) — mais alors pourquoi pas aussi bien sur la linguistique (Lacan) ?

Effectivement, l'intérêt de ces deux derniers textes était ailleurs : par exemple dans le sens à donner aux scissions en général par rapport au transfert, à leur étude en termes de liaison-déliation pulsionnelle, ou encore en tant que répétition engageant la pulsion de mort..., tous thèmes dont l'attrait serait d'autant plus vif qu'il chercherait à ne pas se limiter à la seule référence lacanienne.

Je citerai encore deux exposés qui ne se rattachent qu'indirectement à l'objet de ce Colloque, et échappent en partie à ces critiques : ceux de Danièle Brun sur « Psychanalyse et Université » et celui de Roland Gori : « Les chemins de traverse » — par ailleurs intéressants.

Au cours de ce colloque, plus que largement dominé voire capté par les anciens membres de l'École freudienne, leurs élèves et leurs partisans, je me suis trouvé isolé, très isolé — mais à cela, bien sûr je m'attendais. Par contre, j'en ai retiré une autre impression, plus inattendue.

Discutant l'exposé de la seconde scission, celle de 63-64, Philippe Lévy nous avait dit que celle-ci relevait d'une querelle de famille dont les membres cherchaient à se sécuriser par rapport au Père Mort, Freud en l'occurrence. C'est exactement l'impression que me donnèrent tous ces « lacaniens mais cette fois vis-à-vis de Lacan mort et toujours là : camarades et collègues, tous amis, tous unis dans la communion à Lacan, anciens combattants mais tous vaillamment combattifs (bien sûr

pas seulement pour cela), nostalgiques d'une époque révolue, mais heureux de se retrouver (faute d'un lien unique désormais marqué, diraient-ils peut-être, d'un manque absolu), sur des chemins de traverse inter associatifs.

Histoire de famille ? — peut-être, mais surtout pétrification du roman familial du groupe, séquelles d'un traumatisme non surmonté (la dissolution de 81) dont certains revendiquent la gloire de l'avoir provoquée (Melman), que d'autres appuyèrent, à laquelle d'autres encore se résignèrent — dont d'autres enfin, à leurs yeux, profitèrent : ceux, exclus des retrouvailles, de la « Cause ».

Réassurance donc, dont on peut aussi retrouver l'expression dans la catégorique dénonciation des Sociétés de psychanalyse « qui, en tant qu'institution, n'ont rien de psychanalytique »\*, qu'il vaudrait mieux supprimer et remplacer par des sociétés savantes d'analystes et donc sans responsabilité dans la formation ni la transmission (Melman, Hassoun...), ce qui trouva un écho dans la salle : « Le mieux est de n'appartenir à aucune Société d'analyse et de se rencontrer dans des « intergroupes libres ».

Conrad Stein, dans le rôle du Commandeur (qui n'est pas sans rappeler, dans ses gestes et attitudes, celui d'un grand autre) se fit le champion de cette thèse tout en jouant les Cassandre : la psychanalyse est en grand péril, en perdition, en raison même de l'existence d'institutions psychanalytiques (sans elles, dira-t-il, il n'y aurait pas de scission !) et particulièrement les plus impérialistes d'entre elles : l'IPA et la SPP.

Qu'allais-je donc faire dans cette galère ? Je dis « galère » en référence aux dernières « Journées provinciales » de la SFP avant la scission, à la Salpetrière, où Lacan, brandissant un fouet imaginaire, nous promettait un avenir de galériens dont il rythmerait la cadence.

Qu'allais-je y faire ? Rien sans doute avec ces anciens collègues et parfois néanmoins amis, qui d'ailleurs n'attendent rien de nous si même ils ne nous ignorent pas (un intervenant : « la dissolution de 1981 est le seul sujet qui nous intéresse vraiment »). Laissons-les donc, avec toute notre sympathie (dans les deux sens du terme) à leur nostalgie.

Par contre, et j'insiste, nous avons à faire, à dire, à manifester notre présence dans tout congrès ou colloque portant sur l'histoire de la psychanalyse et son exégèse — dans le cas présent, les IX<sup>e</sup> Journées de

l'Association internationale d'histoire de la psychanalyse — quand bien même nous nous y sentirions quelque peu isolés, voire étrangers. Ceci pour des raisons qui, au vu de récentes publications, n'ont guère besoin me semble-t-il d'être autrement précisées.

### Notes et commentaires sur l'exposé de Danièle Brun, La psychanalyse a-t-elle fait sécession à l'université ?

Danièle Brun est partie de la question posée par Alain de Mijolla : l'entrée de la psychanalyse à l'université est-elle plus ou moins conséquence des scissions dans nos Sociétés ?

Avec Danièle Brun, je répondrai négativement. Quels qu'en soient les motifs et les nombreux facteurs, précipités sans doute par la crise sociale de mai 68, et que je n'envisagerai pas ici (voir l'exposé de Danièle Brun dans les comptes-rendus du colloque publiés fin 1995 par *Cliniques Méditerranéennes*), ce n'est ni le désarroi de nos Sociétés, ni leur manque d'intérêt pour « l'enseignement », ni la recherche d'un lieu de rencontre susceptible de rassembler ceux que concerne l'analyse (comme le suggère Mijolla, toujours très « inter associatif ») qui pourraient rendre compte de cette « irruption ».

Pour ce qui est du moins de l'APF, je dirai que s'y manifesta non point carence ou désintérêt mais une certaine retenue, une certaine réticence vis-à-vis de ce qui aurait pu apparaître comme enseignement *ex cathedra* au sein de notre Association — ce pour quoi nous devons privilégier dans nos programmes les débats ouverts, les commentaires discutés de texte, les séminaires interactifs et non magistraux. Nous retrouvons ici la césure entre formation, initiation, transmission d'une part et enseignement et recherche de l'autre, mais sensibilisée chez nous, comme je l'ai signalé dans mon exposé fait la veille, par l'ambiguïté que nous avons vécue à propos de l'amalgame lacanien : didacticien-initiateur/enseignant-maître à penser.

Concernant les scissions de 53 et 63, d'autres divisions ont été évoquées, celles par exemple qui seraient motivées par un étayage de la psychanalyse sur d'autres disciplines (J. Sédal) : médicale (avec Nacht) ou psychologique (avec Lagache), alors que pour Lacan la psychanalyse ne procéderait que d'elle-même (vue simpliste et erronée : pourquoi pas étayage de Lacan sur la linguistique ou le structuralisme ? — et faudrait-il parler des « étayages » freudiens ?). Certes, il y eut des divergences

\* R. Gon, de son côté, à propos des conflits de Freud avec Jung, Adler, Tausk, Rank, emploiera la même expression : il n'y avait rien ou peu de psychanalytique dans ces échanges. dans ces interprétations sauvages de Freud, qui devaient aboutir au Comité secret et servir de prélude à l'autodestruction des Sociétés d'analyse

d'appréciation, mais elles se manifestèrent surtout non pas au sein de l'institution APF, mais entre ses « membres universitaires ». Ainsi purent se confronter :

— ce que j'appellerai une tradition « lagachienne », représentée aussi bien par Juliette Favez-Boutonier, et qui, loin d'être un étayage de la psychanalyse sur la psychologie, se présentait plutôt comme une application de la psychanalyse à la psychologie clinique, et par suite enseignable : c'était donc, à l'inverse, la psychologie qui s'étayait sur la psychanalyse ;

— et d'autre part la position de Jean Laplanche, qui fut aussi la mienne, et qui s'éloigne tout autant de « l'étayage sur » que de « l'application [de la psychanalyse] à ». Il s'agissait donc, à l'université, de pouvoir parler sur et à partir de l'analyse en tant que champ scientifique et non champ d'application, comme l'a rappelé Danièle Brun. Quant à vouloir opposer l'« être psychanalyste » dans sa pratique *stricto sensu* comme le dit Freud, et celui (le même) qui œuvre en institution (qu'elle soit universitaire, ou de soins, ou... Société de psychanalyse), point n'est besoin d'aller

chercher Mœbius : c'est, par nécessité, à chacun de métaboliser, de dépasser, je dirais « de névrotiser » les éventuels conflits qui peuvent surgir en lui à ce propos.

Un mot encore, concernant cette fois la psychanalyse avec l'enfant. Danièle Brun nous dit souhaiter créer un département de psychanalyse infantile à Paris VII. Je rappelle qu'avec Philippe Gutton qui devait se consacrer aux adolescents, j'avais, avec quelques autres aussi, créé un tel département (même s'il n'en avait point le nom) à Censier dès 1969 sous l'égide de Jean Laplanche.

J'ajoute, puisqu'on évoque les universités, que dans notre Société française de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, le nombre de pédo-psychiatres psychanalystes chefs de service en CHU est particulièrement élevé : ce sont eux surtout qui animent et orientent les activités de la société, fait exceptionnel dans les autres Sociétés de psychiatrie de l'enfant, et notamment anglo-saxonnes.

Cette intervention, prévue à la suite de celle de Philippe Gutton, n'a pas été présentée, Gutton, absent, n'ayant pas exposé la sienne.



## 7<sup>e</sup> SYMPOSIUM SCIENTIFIQUE DE LA FEP

*Évelyne Séchaud*

Ce symposium scientifique, dont l'initiative est due à Daniel Widlöcher lorsqu'il était président de la FEP, a lieu tous les deux ans. Cette rencontre, qui était la septième, s'est déroulée le week-end du 27 au 31 mars 1996 au château de Limelette près de Bruxelles. Elle a réuni une quarantaine d'analystes des différentes Sociétés composantes de la FEP, à peu près deux représentants de chaque Société. L'APF était représentée par Marie-José Célié et moi-même. Comme à l'accoutumé, l'accueil a été particulièrement convivial, les échanges multiples, l'ambiance sympathique et détendue. Mais, contrairement à ce qui se passe souvent, la langue anglaise n'a pas eu l'exclusivité. Beaucoup d'interventions ont eu lieu en français ! Il est vrai que Michel de M'Uzan, qui était l'un des deux exposants, s'est exprimé uniquement en français (malgré sa très bonne connaissance de l'anglais). Les francophones ont immédiatement suivi son exemple ; ce qui avait valeur politique au sein de la FEP où cette utilisation du français a souvent été demandée en vain.

Sur le plan scientifique, le thème proposé était *Les différents niveaux d'interprétation*. Les débats ont été introduits par deux exposés, l'un donc de Michel de M'Uzan, l'autre de Priscilla Roth de la Société britannique (tendance kleinienne). Tous les deux ont présenté un texte théorico-clinique avec des exemples très précis d'interprétations. Comme on pouvait s'y attendre, se sont ainsi trouvées confrontées deux grandes conceptions de l'analyse qui partagent schématiquement les Français d'une part et les Anglo-Saxons d'autre part,

représentés essentiellement par les Britanniques. Du côté des premiers se trouve défendue la fidélité à la doctrine freudienne reposant sur le sexuel dans toutes ses dimensions infantiles et génitales, impliquant l'importance de l'Œdipe et de la castration, l'interprétation mettant l'accent sur le langage, l'usage des métaphores visant la régression formelle qui situe l'interprétation à la limite du préconscient et de l'inconscient. Du côté des seconds, l'accent est mis sur la relation d'objet, l'affectivité déssexualisée (l'affectivité, les *feelings* mais pas l'affect qui impliquerait la perspective économique). Tout cela avec le souci (*concern*) du patient dont il faut prendre soin (*take care*). Ces positions sont bien connues ; mais outre leur intérêt scientifique notamment dans les dérives conceptuelles et doctrinales, ces positions impliquent des politiques fort différentes. Ainsi l'écoute du travail de nos collègues européens permet de mieux saisir l'importance qu'ils donnent à la professionnalisation de la psychanalyse ou encore à la formation psychothérapique. Face à ce courant, la psychanalyse française paraît homogène, gommant les différences qui peuvent séparer l'APF de la SPP.

Ce type de rencontres, s'il met en évidence des conceptions très opposées de l'analyse, permet cependant dialogues et débats avec un intérêt qui semble partagé... même si chacun pense en son for intérieur que le travail de l'autre n'est décidément pas de la psychanalyse !...



**7<sup>e</sup> SYMPOSIUM SCIENTIFIQUE DE LA FEP  
CHATEAU DE LIMELETTE (BELGIQUE)  
29-31 MARS 1996**

*Marie-José Célié*

Le symposium de la FEP cette année avait pour thème *Les niveaux de l'interprétation* et faisait suite à celui de mars 1994 sur le rêve au cours duquel les participants avaient souhaité et senti la nécessité d'approfondir et de confronter leurs positions théoriques quant à cette question. La succession de ces thèmes n'était donc pas un hasard et les positions prises par les deux intervenants furent assez radicales.

L'intérêt majeur de cette rencontre fut la très large part donnée au temps de discussion. Après un exposé de Michel de M'Uzan (SPP) et Priscilla Roth (*British Society*, Londres) d'environ une heure et demie chacun, elle a occupé tout notre temps et s'est même poursuivie entre nous dans les temps de pause ou de repas. C'est dire que l'échange a été mobilisateur. Les enjeux en suspens ne sont pas restés implicites et chacun semble être reparti avec plus de questions que de réponses, notamment sur le consensus éventuel qui pourrait nous rassembler : la place faite au fantasme inconscient et la représentation-but de son émergence.

Michel de M'Uzan a insisté sur le travail psychique du psychanalyste en séance, sa capacité à suivre son patient dans la régression en identification primaire, et dans le même temps, à mettre en jeu les différents niveaux psychiques de représentation et de symbolisation, qui l'amènent à une formulation de l'interprétation. Il précise qu'elle doit être énoncée dans une régression formelle qui met en jeu les processus primaires comme dans le rêve, pour désigner la position psychique du patient dans le transfert et avoir une portée mutative.

Priscilla Roth a soutenu une tout autre position : la nécessité de contenir la régression, d'intervenir sur les niveaux archaïques de la personnalité et de désigner les mouvements des objets internes et externes.

Ces différences furent discutées, élaborées, mais la recherche des ponts transversaux pouvant rapprocher ces points de vue théoriques a mis en évidence les enjeux fondamentaux : par exemple, la question si étrange pour nous d'une excitation qui ne serait pas pulsionnelle, l'impasse faite sur les représentations, la question de la constitution de l'objet dans la pensée, etc.

Le sexuel était au premier plan de l'antagonisme. Michel de M'Uzan nous surprenait par l'interprétation du transfert et en termes sexuels parfois crus Priscilla Roth, en privilégiant l'interaction psychique, favorisait du même coup sur la scène transférentielle la montée de l'excitation sans la désigner. Il serait réducteur de voir dans ces deux positions une simple opposition de niveau d'interprétation (œdipien ou pré-général). Il me semble que la question sous-jacente était plus fondamentale et relevait d'une question identitaire, celle d'un choix d'appartenance de la reconnaissance du trait qui unit chacun de ses membres à un groupe analytique. Je pensais à une position tierce qui désignerait l'interprétation par ses effets de nomination dans le transfert et dans un temps « T » du processus.

Il est clair que le choix des théories engage notre pratique et la conception de l'analyse même, notamment en ce qui concerne la question de la transmission. Certaines Sociétés sont confrontées directement à ce problème, avec la coexistence de deux courants de pensée à l'intérieur d'une même Association. Les questions fondamentales s'y reposent au moment du choix d'un candidat ou lors des validations.

Une large part a été accordée au cours de ces journées à la langue française (Michel de M'Uzan ayant fait son exposé en français) et beaucoup d'échanges ont eu lieu dans cette langue, suivis de traductions en anglais. C'est un aspect particulier qui nous a amenés à discuter avec précision le choix et le sens des termes utilisés grâce à une traduction parfois difficile. Par exemple celle du mot « chimère » utilisé par Michel de M'Uzan, et sa différence avec le fantasme inconscient.

Les échanges comme précédemment ont été empreints de cordialité, de respect de la pensée de l'autre et de l'authenticité de chacun dans les prises de parole. L'approfondissement du débat jusqu'aux points cruciaux de nos différences témoigne, dans l'échange, d'un désir actuel, vif et unanime, de reposer les enjeux analytiques de la FEP.



## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président* Michel GRIBINSKI

*Vice-présidents* Aline PETITIER, Henri NORMAND

*Secrétaire général* Dominique MAUGENDRE

*Secrétaire scientifique* Catherine CHABERT

*Trésorier* Blandine FOLIOT

*Président sortant* Jean-Claude ROLLAND

### COMITÉ SCIENTIFIQUE

*Secrétaire* Catherine CHABERT

Dominique CLERC-MAUGENDRE, André BEETSCHEN,

Jean-François DAUBECH, Adriana HELFT, Josef LUDIN

### DOCUMENTS ET DÉBATS

*Responsable* Jacques LE DEM

avec la collaboration de Nicole OURY et Josiane ROLLAND

## **INSTITUT DE FORMATION**

### ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Annie ANZIEU, Didier ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX

Dominique CLERC-MAUGENDRE, Lucienne COUTY, Guy DARCOURT, Roger DOREY

Pierre FÉDIDA, François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Wladimir GRANOFF

Michel GRIBINSKI, Christiane GUILLEMET, Didier HOUZEL, Jean LAPLANCHE

Jean-Claude LAVIE, Danielle MARGUERITAT, Dominique MAUGENDRE

Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY, Henri NORMAND, Aline PETITIER, J.-B. PONTALIS

Robert PUJOL, Jean-Claude ROLLAND, Guy ROSOLATO, Évelyne SÉCHAUD

Hélène TRIVOUSS-WIDLÔCHER, Daniel WIDLÔCHER

### COMITÉ DE FORMATION

*Secrétaire*, Jean-Claude ARFOUILLOUX

Jean-Claude ARFOUILLOUX, Dominique CLERC-MAUGENDRE, Roger DOREY

François GANTHERET, Danielle MARGUERITAT, Aline PETITIER, Jean-Claude

ROLLAND, Evelyne SÉCHAUD, Daniel WIDLÔCHER

### COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

*Secrétaire* Jacques LE DEM

*Membres ex officio* Catherine CHABERT, Michel GRIBINSKI

*Membre représentant le Collège des Titulaires* Jean-Claude ARFOUILLOUX

Viviane ABEL-PROT, Anne CADIER, Dominique SUCHET

Daniel ROCHE, François VILLA

## MEMBRE D'HONNEUR

Pr Jean-Louis LANG	100, rue de Rennes - 75006 PARIS	01.45.48.08.03
--------------------	----------------------------------	----------------

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 PARIS	01.47.07.43.98
Pr Didier ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 PARIS	01.47.07.43.98
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue Gal Leclerc - 75014 PARIS	01.43.22.87.72
Dr Claude BARROIS	39, boulevard de Port-Royal - 75013 PARIS	01.43.37.72.96
Mme Dominique CLERC-MAUGENDRE	82, boulevard Beaumarchais - 75011 PARIS	01.43.55.04.25
Mme Lucienne COUTY	15, rue de l'Estrapade - 75005 PARIS	01.43.26.02.75
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini - 06000 NICE	04.93.82.12.59
Pr Roger DOREY	121, rue de la Faisanderie - 75116 PARIS	01.45.04.50.19
Pr Pierre FÉDIDA	3, rue du Regard - 75006 PARIS	01.42.22.07.61
Pr François GANTHERET	91, rue de Seine - 75006 PARIS	01.43.54.69.31
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 PARIS	01.43.22.52.09
Dr Wladimir GRANOFF	5, avenue de Montespan - 75116 PARIS	01.4 7.55.65.47
Dr Michel GRIBINSKI	16, rue des Minimes - 75003 PARIS	01.40.29.99.33
Dr Christiane GUILLEMET	15, rue Michel Ange - 75016 PARIS	01.45.27.39.74
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 CAEN	02.31.86.7 2.49
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 PARIS Cedex 07	01.45.48.37.54
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 PARIS	01.42.97.48.55
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 PARIS	01.46.51.55.68
Dr Dominique MAUGENDRE	5, rue Alphonse Baudin - 75011 PARIS	01.43.57.51.77
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 PARIS	01.42.27.16.32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 PARIS	01.43.20.21.36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 BORDEAUX	05.56.44.06.64
Dr Mine PETITIER	3, rue Campagne Première - 75014 PARIS	01.43.21.56.02
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 PARIS	01.42.96.36.03
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 MARSEILLE	04.91.53.41.79
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 LYON	04.72.40.20.77
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 PARIS	01.45.53.36.89
Mme Évelyne SÉCHAUD	87, boulevard Suchet - 75016 PARIS	01.45.24.6 7.35
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 PARIS	01.43.35.11.62
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 PARIS	01.43.21.52.45

## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Viviane ABEL-PROT	30, rue Vaneau - 75007 PARIS	01.47.05.86.02
Mme Laurence APFELBAUM	70, rue d'Assas - 75006 - PARIS	01.45.49.22.12
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix Paquet - 69001 LYON	04.78.28.54.57
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 PARIS	01.43.40.68.70
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 TOULOUSE	05.61.63.68.95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 NANTES	02.40.74.79.20
Dr Françoise CAILLE-WINTER	103, avenue Général M. Bizot - 75012 PARIS	01.46.28.43.53
Mme Marie-José CÉLIÉ	32, avenue Félix Faure - 75015 PARIS	01.45.58.29.30
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 PARIS	01.42.71.92.81
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75646 PARIS Cedex 13	01.45.85.01.10
Dr Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 PARIS	01.43.54.44.12
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 PARIS	01.4 7.07.63.42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 BORDEAUX	05.56.81.96.30
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 PARIS	01.45.24.52.37
Dr Claudine GEISSMANN	13, boulevard George V - 33000 BORDEAUX	05.56.98.29.85
Mme Laurence KAHN	72, boulevard Richard Lenoir - 75011 PARIS	01.47.00.51.70
Mme Monique de KERMADEC	24, avenue Bugeaud - 75116 PARIS	01.47.04.23.32
Dr Patrick LACOSTE	59, rue du Parc - 33000 BORDEAUX	05.56.08.88.42
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 SOTTEVILLE-LES-ROUEN	02.35.72.14.70
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 LYON	04.78.89.11.50
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 PARIS	01.43.31.94.34
Mme Monique ROVET	41, avenue de Saint-Mandé - 75012 PARIS	01.46.28.13.41
Mme Héléna TÉNENBAUM	2, rue Don Calmet - 54000 NANCY	03.83.35.00.77

## MEMBRES HONORAIRES

Pr Bernardo ARENSBURG - Mme Nicole BERRY  
Dr Colette DESTOMBES - Pr Roland DORON - Mme Gabrielle DUCHESNE  
Dr René GELLY - Dr Bernard JOLIVET - Dr Marianne LAGACHE  
Dr Camille LAURIN - Dr Arnaud LEVY

*Secrétariat de l'APF: Danielle CHAUFFRE, attachée de direction  
24, place Dauphine, 75001 PARIS  
tél. 01.43.29.85.11, fax. 01.43.26.13.46*